# TRAITÉ
## DE LA
# NATURE
## ET DE LA
# GRACE,

Par Mr. MALEBRANCHE, de l'Oratoire.



*A AMSTERDAM*,
Chez DANIEL ELSEVIER.
cIↃ IↃC LXXX.



# AVERTISSEMENT.

*JE prie ceux, entre les mains desquels tombera cet écrit, de croire que je l'ai principalement entrepris pour satisfaire aux difficultez de quelques Philosophes, qui n'avoient pas, ce me semble, tous les sentimens que la Religion nous apprend que nous devons avoir de la bonté de Dieu, & qui ne connoissoient point assez les obligations que nous avons à Jesus Christ. Je souhaite qu'on ne le regarde que comme un essai, qu'on n'en juge point avant que de l'avoir examiné sans prévention, & qu'on ne se laisse point surprendre par ces mouvemens de crainte & de dé-*

*défiance, qu'excite naturellement en nous, tout ce qui a quelque marque de nouveauté. Comme j'ai écrit pour des Philosophes qui se piquent d'une grande justesse & d'une rigoureuse éxactitude, j'ai été obligé d'éviter les termes généraux, dont on se sert ordinairement : car je ne puis les contenter qu'en me servant de termes qui réveillent dans leur esprit des idées distinctes & particuliéres autant que le sujet le peut permettre. Je croi que les personnes équitables jugeront que je n'ai point d'autre dessein que de prouver en toutes les maniéres possibles les véritez que la foi nous enseigne, & que je ne suis point assez téméraire pour révoquer en doute ce qui passe pour certain dans l'Eglise & ce que la Religion nous oblige à croire. Mais il a toujours été permis de donner de nouvel-*

*les preuves des véritez anciennes, de rendre Dieu aimable aux hommes, & de faire comprendre qu'il n'y a rien de dur & d'injuste dans la conduite qu'il tient pour l'établissement de son Eglise.*

*Cet Ouvrage est divisé en trois discours. Dans le premier, je représente Dieu comme faisant à ses Créatures tout le bien que sa sagesse lui peut permettre. Dans le second j'expose comment le fils de Dieu comme sagesse incarnée, & comme chef de l'Eglise répand dans ses membres les graces qu'il ne pouvoit leur accorder comme sagesse éternelle, qu'ils ne reçussent de son Pére. Et je tâche ainsi de faire comprendre les obligations & les rapports que nous avons à Jesus Christ. Enfin dans le troisiéme j'explique ce que c'est que la liberté, & comment la grace agit en nous sans la*

*blesser. Comme il y a des personnes peu équitables, qui tirent des conséquences fâcheuses des principes mêmes les plus avantageux à la Religion, je prie qu'on ne me condamne pas sur leur parole, & qu'avant que de me juger, on me fasse la justice de m'entendre. Certainement je ne devrois pas être obligé à faire cette priére.*

# DE
# LA NATURE
# ET
# DE LA GRACE.

*Premier Discours.*

## De la néceſſité des Loix générales de la Nature & de la Grace.

---

## PREMIERE PARTIE.

*De la néceſſité de Loix générales de la Nature.*

### I.

DIEU ne pouvant agir que pour ſa gloire, & ne la pouvant trouver qu'en lui-même, n'a pu auſſi avoir d'autre deſſein dans la création du

monde que l'établiſſement de ſon Egliſe.

II.

Voyez Prov. 8. 22. Eccl. 24. 5.14. Eph. 1.4, 21,22,23. 2.10, 21. 22.4. 13. 16. Coll. 1. 15, 16, 17, 18, 19. Pſ. 72. 17. Joa. 17. 15, 24. Rom. 8. 29. 1. Pet. 1. 20. Apoc. 13. 8. 1. 8 &c.

Jeſus Chriſt qui en eſt le Chef, eſt le commencement des voies du Seigneur : c'eſt le Premier-né des créatures ; & quoiqu'il naiſſe parmi les hommes dans la plénitude des temps, c'eſt lui qui eſt leur modéle dans les deſſeins éternels de ſon Pere. C'eſt à ſon image que tous les hommes ont été créez, ceux qui ont précédé ſa naiſſance temporelle auſſi-bien que nous. En un mot, c'eſt en lui que tout ſubſiſte ; car il n'y a que lui qui puiſſe rendre l'ouvrage de Dieu parfaitement digne de ſon Auteur.

III.

Il doit y avoir quelque rapport entre le monde & l'action par laquelle il eſt produit. Or l'action par laquelle le monde eſt tiré du néant, eſt l'action d'un Dieu; ſon prix eſt infini; & le monde, quelque parfait qu'il puiſſe être, n'eſt point infiniment aimable, & ne peut rendre à Dieu un honneur digne de lui. Ainſi, ſéparez Jeſus Chriſt du reſte des créatures, & voyez ſi celui qui ne peut agir que pour ſa gloire, & dont la ſageſſe n'a point de bornes, pourra prendre le deſſein de rien produire au dehors.

Mais ſi vous joignez Jeſus Chriſt à ſon Egliſe, & l'Egliſe au reſte du monde, dont elle eſt tirée; alors vous éleverez à la gloire de Dieu un temple ſi au-

guſte & ſi ſaint, que vous ſerez peut-être ſurpris qu'on en ait jetté ſi tard les fondemens.

I V.

Cependant, ſi vous prenez garde que la gloire qui revient à Dieu de ſon ouvrage ne lui eſt point eſſentielle; ſi vous demeurez d'accord que le monde ne peut être une émanation néceſſaire de la Divinité, vous verrez bien qu'il ne falloit pas qu'il fût éternel, quoiqu'il ne doive jamais finir. L'Eternité eſt le caractére de l'indépendance; il falloit donc que le monde commençât. L'anéantiſſement des Subſtances eſt une marque d'inconſtance dans celui qui les a produites; elles ne finiront donc jamais.

V.

S'il eſt donc vrai que le monde

de a dû commencer, & que l'Incarnation de Jesus Christ n'a pu être aussi ancienne que la génération éternelle de sa personne divine; il a fallu qu'une Eternité précédât le temps. Ainsi ne pensez point que Dieu ait retardé la production de son Ouvrage; il aime trop la gloire qu'il en reçoit en Jesus Christ. On peut dire en un sens trés-véritable qu'il l'a fait aussi-tôt qu'il a pu le faire. Car quoi-qu'à nôtre égard il l'ait pu créer dix mille ans avant le commencement des siécles; dix mille n'ayant point de rapport à l'éternité, il ne l'a pu faire ni plûtôt ,ni plûtard, puisqu'il a fallu qu'une Eternité les précédât.

VI.

Il est visible que le *tôt* & le

*tard* ſont des propriétez du tems: & ſi l'on ſuppoſoit que Dieu eût créé le monde plûtôt qu'il n'a fait d'autant de millions d'années qu'il y a de grains de ſable ſur le rivage des mers, ne pourroit-on pas encore demander d'où vient que Dieu qui aime tant la gloire qu'il reçoit de l'établiſſement de ſon Egliſe, ne l'auroit pas commencée encore pluſieurs ſiécles auparavant? Ainſi il ſuffit de dire qu'une Eternité a dû précéder l'Incarnation du Verbe, pour faire comprendre que ce grand myſtére n'a été accompli ni trop-tôt ni trop-tard. Il a donc fallu que Dieu créât l'Univers pour l'Egliſe, l'Egliſe pour Jeſus Chriſt, & Jeſus Chriſt pour trouver en lui une victime, & un Souverain Prêtre digne de

la Majeſté Divine. L'on ne doutera pas de cet ordre des deſſeins de Dieu, ſi l'on prend garde qu'il ne peut avoir d'autre fin de ſes actions que lui-même. Et ſi l'on conçoit que l'Eternité n'eſt pas propre aux créatures, on demeurera d'accord qu'elles ont été produites lors-qu'il falloit qu'elles le fuſſent. Ces véritez ſuppoſées, tâchons de découvrir quelque choſe dans la conduite que Dieu tient pour l'exécution de ſon grand deſſein.

## VII.

Si je n'étois perſuadé que tous les hommes ne ſont raiſonnables que parce qu'ils ſont éclairez de la ſageſſe éternelle; je ſerois, ſans doute, bien téméraire de parler des deſſeins de Dieu, & de vou-

loir découvrir quelques-unes de ses voies dans la production de son Ouvrage. Mais comme il est certain que le Verbe Eternel est la raison universelle des esprits, & que par la lumiére qu'il répand en nous sans cesse, nous pouvons tous avoir quelque commerce avec Dieu ; on ne doit pas trouver à redire que je consulte cette lumiére, laquelle, quoique consubstantielle à Dieu même, ne laisse pas de répondre à tous ceux qui sçavent l'interroger par une attention sérieuse.

VIII.

J'avoue néanmoins que la foi enseigne beaucoup de véritez qu'on ne peut découvrir par l'union naturelle de l'esprit avec la raison. La vérité éternelle ne répond pas à toutes nos demandes:

car

car nous demandons quelquefois plus que nous ne pouvons recevoir. Mais il ne faut pas que cela nous ſerve de prétexte pour couvrir nôtre pareſſe & nôtre inapplication.

IX.

Le commun des hommes ſe laſſe bien-tôt dans la priére naturelle que l'eſprit par ſon attention doit faire à la vérité intérieure, afin qu'il en reçoive la lumiére & l'intelligence. Et fatiguez qu'ils ſont de cet exercice pénible, ils en parlent avec mépris: ils ſe découragent les uns les autres, & mettent à couvert leur foibleſſe & leur ignorance ſous les apparences trompeuſes d'une fauſſe humilité.

X.

Il ne faut pas que leur exem-

ple nous inſpire cette agréable vertu, qui entretient dans les eſprits la pareſſe & la négligence, & qui les conſole de l'ignorance où ils ſont des véritez qui leur ſont les plus néceſſaires. Il faut prier ſans ceſſe celui qui éclaire tous les hommes, qu'il répande en nous ſa lumiére, qu'il récompenſe nôtre foi par le don de l'intelligence, & ſur-tout qu'il nous empêche de prendre pour l'évidence qui accompagne ſes réponſes, la vrai-ſemblance & les ſentimens confus, qui précipitent les eſprits ſuperbes dans les ténébres de l'erreur.

XI.

Lorſqu'on prétend parler de Dieu avec quelque exactitude, il ne faut pas ſe conſulter ſoi-même, ni parler comme le commun

des hommes. Il faut s'élever en eſprit au-deſſus de toutes les créatures, & conſulter avec beaucoup d'attention & de reſpect l'idée vaſte & immenſe de l'Etre infiniment parfait: & comme cette idée nous repréſente le vrai Dieu bien différent de celui que ſe figurent la plus-part des hommes, on ne doit point en parler ſelon le langage populaire. Il eſt permis à tout le monde de dire avec l'Ecriture que Dieu s'eſt *repenti* d'avoir créé l'homme, qu'il s'eſt mis en *colére* contre ſon peuple, qu'il a délivré Iſraël de la captivité par la force *de ſon bras*. Mais ces expreſſions, ou de ſemblables, ne ſont point permiſes aux Théologiens, lorsqu'ils doivent parler exactement. Ainſi, lorsqu'on remarquera dans la

ſuite que mes expreſſions ne ſeront pas ordinaires, il ne faudra point en être ſurpris. Il faudra plûtôt obſerver avec ſoin ſi elles ſont claires, & ſi elles s'accordent parfaitement avec l'idée qu'ont tous les hommes de l'Etre infiniment parfait.

XII.

Cette idée de l'Etre infiniment parfait renferme deux attributs abſolument néceſſaires pour créer le monde, une ſageſſe qui n'a point de bornes, & une puiſſance à qui rien n'eſt capable de réſiſter. La ſageſſe de Dieu lui découvre une infinité d'idées de différens Ouvrages, & toutes les voies poſſibles d'exécuter ſes deſſeins: & ſa puiſſance le rend tellement Maître de toutes choſes, & tellement indépendant du ſecours

cours de quoi que ce soit, qu'il suffit qu'il veuille afin que ses volontez soient exécutées. Car il faut sur tout prendre garde, que Dieu n'a pas besoin d'instrumens pour agir, que ses volontez sont nécessairement efficaces : en un mot, que comme sa sagesse est sa propre intelligence, sa puissance n'est point différente de sa volonté. De ce nombre infini de voies par lesquelles Dieu a pu executer son dessein, voyons quelle est celle qu'il a dû préférer à toutes les autres : & commençons par la création de ce monde visible, duquel & dans lequel il forme le monde invisible, qui est l'objet éternel de son amour.

## XII.

Un excellent ouvrier doit proportionner son action à son ou-

ouvrage, il ne fait point par des voies fort composées ce qu'il peut exécuter par de plus simples, il n'agit point sans fin, & ne fait jamais d'efforts inutiles. Il faut conclure de-là que Dieu découvrant dans les trésors infinis de sa sagesse une infinité de mondes possibles, comme des suites nécessaires des loix des mouvemens qu'il pouvoit établir, s'est déterminé à créer celui qui auroit pu se produire & se conserver par les loix les plus simples, ou qui devoit être le plus parfait, par rapport à la simplicité des voies nécessaires à sa production ou à sa conservation.

XIV.

Dieu pouvoit, sans doute, faire un monde plus parfait que celui que nous habitons. Il pouvoit, par

par exemple, faire enſorte que la pluie, qui ſert à rendre la terre féconde, tombât plus réguliérement ſur les terres labourées que dans la mer où elle n'eſt pas néceſſaire. Mais pour faire ce monde plus parfait, il auroit fallu qu'il eût changé la ſimplicité de ſes voies, & qu'il eût multiplié les loix de la communication des mouvemens, par leſquels nôtre monde ſubſiſte: & alors il n'y auroit plus eu entre l'action de Dieu & ſon ouvrage, cette proportion, qui eſt néceſſaire pour déterminer un Etre infiniment ſage à agir: ou du moins il n'y auroit point eu la même proportion entre l'action de Dieu & ce monde ſi parfait, qu'entre les loix de la Nature & le monde que nous habitons; car nôtre monde quel-

quelque imparfait qu'on le veuille s'imaginer, est fondé sur des loix de mouvement si simples & si naturelles, qu'il est parfaitement digne de la sagesse infinie de son Auteur.

## X V.

En-effet, je suis persuadé que les loix du mouvement nécessaires à la production & à la conservation de la terre ; & de tous les astres qui sont dans les cieux, se réduisent à ces deux-ci. La premiére que les corps mûs tendent à continuer leur mouvement en ligne droite. La seconde que lorsque deux corps se rencontrent, leur mouvement se distribue dans l'un & dans l'autre à proportion de leur grosseur, ensorte qu'ils doivent ensuite se mouvoir avec une égale vitesse.

se.

se. Ces deux loix sont la cause de tous ces mouvemens qui causent cette variété de formes que nous admirons dans la Nature.

XVI.

J'avoue néanmoins qu'il ne paroît pas que la seconde s'observe jamais dans les expériences qu'on peut faire sur ce sujet: mais c'est que nous ne voyons que ce qui arrive dans les corps visibles, & que nous ne pensons point aux invisibles qui les environnent, lesquels, faisant par l'efficace de cette même loi le ressort des corps visibles, obligent les mêmes corps visibles à rejaillir & à ne point observer entre eux cette même loi. Je ne dois pas expliquer ceci davantage.

XVII.

Or ces deux loix sont si simples,

ples, ſi naturelles, & en même temps ſi fécondes, que quand on n'auroit point d'autres raiſons pour juger que ce ſont celles qui s'obſervent dans la Nature, on auroit tout ſujet de croire qu'elles ſont établies par celui qui agit toujours par les voies les plus ſimples, dans l'action duquel il n'y a rien qui ne ſoit réglé, & qui la proportionne ſi ſagement avec ſon ouvrage, qu'il opére une infinité de merveilles par un trés-petit nombre de volontez.

XVIII.

Il n'en eſt pas de la cauſe générale comme des particuliéres, de la ſageſſe infinie comme des intelligences bornées. Dieu, ayant prevû tout ce qui devoit ſuivre des loix naturelles avant même leur établiſſement, il ne de-

devoit pas les établir s'il devoit les renverſer. Les loix de la Nature ſont conſtantes & immuables, elles ſont générales pour tous les tems & pour tous les lieux. Deux corps de telle grandeur & de telle viteſſe ſe choquant, rejailliſſent maintenant de la même maniére qu'ils rejailliſſoient autrefois. Si la pluie tombe ſur certaines terres, & ſi le ſoleil en brûle d'autres; ſi un tems favorable aux moiſſons eſt ſuivi d'une grêle qui les ravage; ſi un enfant vient au monde avec une tête informe & inutile, qui s'éléve de deſſus ſa poitrine, & le rende malheureux: ce n'eſt point que Dieu ait voulu ces choſes par des volontez particuliéres: mais c'eſt qu'il a établi des loix de la communication des mouvemens,

mens, dont ces effets sont des suites nécessaires : loix si simples & en même tems si fécondes, qu'elles servent à produire tout ce que nous voyons de beau dans le monde, & même à reparer en peu de tems la mortalité & la sterilité la plus générale.

## XIX.

Celui qui ayant bâti une maison, en jette un pavillon par terre pour le rebâtir, découvre son ignorance; celui qui plante une vigne, & l'arrache aussitôt qu'elle a pris racine, montre sa legéreté; parceque celui qui veut & ne veut plus, manque de lumiére ou de fermeté d'esprit. Mais on ne peut pas dire que Dieu agisse par ce caprice ou par ignorance, lorsqu'un enfant vient au monde avec des membres

bres ſuperflus, & qui l'empêchent de vivre, ou lorſqu'un grain de grêle fait tomber un fruit preſque meur. La raiſon en eſt que ſi Dieu fait tomber un fruit par la grêle avant qu'il ſoit meur, ce n'eſt point qu'il veuille & ne veuille plus: car Dieu n'agit point par des volontez particuliéres, comme les cauſes particuliéres. Il n'a point établi les loix de la communication des mouvemens dans le deſſein de produire des monſtres, ou de faire tomber des fruits avant leur maturité; il a voulu ces loix à cauſe de leur fécondité, & non de leur ſtérilité. Ainſi ce qu'il a voulu, il le veut encore, & le monde en général pour lequel il a établi ces loix, ſubſiſtera éternellement.

XX.

## XX.

Il faut ici prendre garde que la régle eſſentielle de la volonté de Dieu, c'eſt l'ordre; & que ſi l'homme, par exemple, n'eût point péché (ſuppoſition qui eût bien changé des deſſeins;) alors l'ordre ne permettant pas qu'il fût puni, jamais les loix naturelles de la communication des mouvemens n'auroient été capables de le rendre malheureux: car la loi de l'ordre, qui veut que le juſte ne ſouffre rien malgré lui, étant eſſentielle à Dieu, la loi arbitraire de la communication des mouvemens y devroit néceſſairement être ſoumiſe.

voyez pag. 28. n. 31. et seq. —

## XXI.

Il y a encore quelques occaſions aſſez rares où ces loix générales

des

des mouvemens doivent ceſſer de produire leur effet. Mais ce n'eſt pas que Dieu change ſes loix, ou ſe corrige; c'eſt parce qu'il eſt de l'ordre de la grace auquel celui de la Nature doit ſervir, qu'il arrive des miracles en certaines rencontres. Outre qu'il eſt à propos que les hommes ſçachent que Dieu eſt tellement maître de la Nature, que s'il ſe ſoumet aux loix qu'il a établies, c'eſt plûtôt parce qu'il le veut bien, que par une néceſſité abſoluë.

XXII.

S'il eſt donc vrai que la cauſe générale ne doit point produire ſon ouvrage par des volontez particuliéres, & que Dieu a dû établir certaines loix de la communication des mouvemens con-

conſtantes & invariables, par l'efficace deſquels il a prévû que le monde pouvoit ſubſiſter tel que nous le voyons; on peut dire en un ſens trés-veritable, que Dieu ſouhaite que toutes ſes créatures ſoient parfaites; qu'il ne veut point que les enfans periſſent dans le ſein de leurs meres; qu'il n'aime point les monſtres; qu'il n'a point fait les loix de la Nature pour les engendrer; & que s'il avoit pu par des voies auſſi ſimples faire & conſerver un monde plus parfait, il n'auroit point établi des loix, dont un ſi grand nombre de monſtres ſont des ſuites néceſſaires; mais qu'il auroit été indigne de ſa ſageſſe, de multiplier ſes volontez pour empêcher certains deſordres particuliers, qui ſont même dans l'U-

l'Univers une eſpéce de beauté.

## XXIII.

Dieu a donné à châque ſemence un germe, qui contient en petit la plante & le fruit, un autre germe qui tient à celui-ci, & qui renferme la racine de la plante, laquelle racine a une nouvelle racine, dont les branches imperceptibles ſe répandent dans les deux lobes, ou dans la farine de cette ſemence. Ne marque-t-il pas aſſez par là qu'il veut en un ſens trés-véritable que toutes ces ſemences produiſent leur ſemblable? Car pourquoi auroit-il donné à des grains de bled, qu'il voudroit être ſtériles, toutes les parties propres à les rendre féconds? Cependant, comme la pluye eſt néceſſaire pour

les faire croître, & qu'elle ne tombe sur la terre que par des loix générales, qui ne la répandent pas précisément dans les terres bien cultivées, & aux temps les plus propres, tous ces grains ne profitent point, ou s'ils profitent, la grêle ou quelque autre accident fâcheux, qui est une suite nécessaire de ces mêmes loix de la nature, les empêche de nourrir leur épi. Or parce que c'est Dieu qui a établi ces loix, on pourroit dire qu'il voudroit que certaines semences fussent fécondes plûtôt que quelques autres; si l'on ne sçavoit d'ailleurs que la cause générale ne devant point agir par des volontez particuliéres, ni un Etre infiniment sage par des voyes composées; Dieu n'a pas dû prendre d'au-

d'autres mesures que celles qu'il a prises pour régler les pluyes selon les saisons & les lieux, ou selon les désirs des laboureurs. Il n'en faut pas davantage pour l'ordre de la Nature. Expliquons un peu plus au long celui de la Grace; & sur tout prenons garde que c'est la même sagesse & la même volonté, en un mot le même Dieu qui a établi l'un & l'autre de ces ordres.

## SECONDE PARTIE.

### *De la Nécessité des Loix générales de la Grace.*

### XXIV.

DIEU s'aimant par la nécessité de son Etre, & se voulant procurer une gloire infinie, un honneur parfaitement digne de

lui, consulte sa sagesse sur l'accomplissement de ses désirs. Cette divine sagesse remplie d'amour pour celui dont elle reçoit l'Etre par une génération éternelle & ineffable, ne voyant rien dans toutes les créatures possibles, dont elle renferme les idées intelligibles, qui soit digne de la Majesté de son Pére, s'offre elle-même pour établir en son honneur un culte éternel, & comme Souverain Prêtre lui offrir une victime, qui par la dignité de sa personne soit capable de le contenter. Elle lui représente une infinité de desseins pour le temple qu'elle veut élever à sa gloire, & en même temps toutes les maniéres possibles de les éxecuter. D'abord le dessein qui paroît le plus grand & le plus magni-

gnifique, le plus juste & le mieux entendu, est celui dont toutes les parties ont plus de rapport à la personne qui en fait toute la gloire & toute la sainteté; & la maniére la plus sage d'éxecuter ce dessein, c'est d'établir certaines loix trés-simples & trés-fécondes pour le conduire à sa perfection. Voilà ce que la raison semble répondre à tous ceux qui la consultent avec attention, & suivant les principes que la foi nous enseigne. Examinons les circonstances de ce grand dessein, & nous tâcherons ensuite de découvrir les voyes de l'éxecuter.

XXV.

L'Ecriture sainte nous apprend que c'est Jesus Christ qui doit faire toute la beauté, la sain-

teté, la grandeur & la magnificence de ce grand ouvrage. Car si elle le compare à une ville, c'est Jesus Christ qui en fait tout l'éclat, le soleil & la lune ne l'éclaire pas, c'est la clarté de
Apoc. 21. 23. Dieu & la lumiére de l'Agneau. Si elle le représente comme un corps vivant, & dont toutes les parties ont entre elles un merveilleux rapport, c'est Jesus Christ
Coll. 1. 18. 2. 20. Eph. 1. 12. qui en est le Chef; c'est de lui que l'esprit & la vie se répandent dans tous les membres qui le composent. Si elle en parle comme d'un temple, c'est Jesus Christ
Eph. 2. 19. &c. qui en est la pierre fondamentale, sur lequel tout l'édifice est posé: c'est lui
qui

qui en eſt le Souverain Prêtre: c'eſt lui qui en eſt la victime: tous les fideles ne ſont prêtres que parcequ'ils participent à ſon ſacerdoce: ils ne ſont victimes que parce-qu'ils ont part à ſa ſainteté. Ce n'eſt qu'en lui & que par lui qu'ils s'offrent ſans ceſſe à la Majeſté de Dieu. Enfin ce n'eſt que par le rapport qu'ils ont tous avec lui, qu'ils contribuent à la beauté de ce temple auguſte, qui a toûjours été & qui ſera éternellement l'objet de la complaiſance de Dieu même.

XXVI.

La Raiſon nous apprend auſſi ces mêmes veritez. Car quel rapport entre les créatures, quelque parfaites qu'on les ſuppoſe, & l'action par laquelle elles ont été produites? Toute créature

étant bornée, comment vaudra-t-elle l'action d'un Dieu, le prix de laquelle est infini? Dieu peut-il recevoir quelque chose d'une pure créature qui le détermine à agir? Mais que cela soit ainsi que Dieu ait fait l'homme dans l'esperance d'en être honoré: d'où vient que le nombre de ceux qui le deshonorent est le plus grand? Dieu ne déclare-t-il pas assez par-là, qu'il néglige fort la gloire prétenduë, qu'il reçoit de son Ouvrage, si l'on sépare cet Ouvrage de son fils bien-aimé, que ce n'est qu'en Jesus Christ qu'il s'est resolu à le produire, & que sans lui il ne subsisteroit pas un moment?

XXVII.

Un homme prend dessein de faire un ouvrage parce qu'il en

a besoin, ou parce-qu'il veut voir l'effet que fera cet ouvrage, ou enfin parce-qu'il apprend par l'essai qu'il fait de ses forces, ce qu'il est capable de produire. Mais Dieu n'a nul besoin de ses Créatures. Il ne ressemble point aux hommes, qui reçoivent de nouvelles impressions de la présence des objets. Ses idées sont éternelles & immuables: il a vû le monde avant qu'il l'eût formé, comme il le voit maintenant. Enfin sçachant que ses volontez sont efficaces, il connoît parfaitement sans faire aucun essai de ses forces, tout ce qu'il est capable de produire. Ainsi l'Ecriture & la Raison nous apprennent, que c'est à cause de Jesus Christ que le monde subsiste, & que c'est par la dignité de cette

perſonne divine qu'il reçoit une beauté qui le rend agréable aux yeux de Dieu.

XXVIII.

Il s'enſuit, ce me ſemble, de ce principe, que Jeſus Chriſt eſt le modéle ſur lequel nous ſommes faits, que nous avons été formez à ſon image & à ſa reſſemblance, & que nous n'avons rien de beau, qu'autant que nous ſommes ſes expreſſions & ſes figures: qu'il eſt la fin de la loi, & le terme des ceremonies & des ſacrifices des Juifs: qu'il a fallu pour déterminer cette ſuite de générations qui ont précedé ſa naiſſance, qu'elles euſſent avec lui certains rapports, par leſquelles elles fuſſent renduës plus agréables à Dieu, que toutes les autres. Que Jeſus Chriſt de-

devant être le Chef & l'Epoux de l'Eglise, il falloit pour le figurer que les hommes vinssent d'un seul, & que leur propagation se commençât de la maniére que le rapporte Moyse, & que l'explique saint Paul. En un mot il s'ensuit de ce principe que le monde présent doit être la figure du monde futur ; & qu'autant que la simplicité des loix générales le peut permettre, tous ceux qui le doivent habiter, ont été ou seront des figures & des ressemblances du fils unique de Dieu, depuis Abel, en qui il a été sacrifié, jusqu'au dernier membre qui formera son Eglise.

XXIX.

Nous jugeons de la perfection d'un ouvrage par sa conformité

avec l'idée, que la Sageſſe éternelle nous en donne: car il n'y a rien de beau ni rien d'aimable, que par rapport à la beauté eſſentielle néceſſaire & indépendante. Or cette beauté intelligible, s'étant renduë ſenſible, devient encore en cet état la régle de la beauté & de la perfection. Ainſi toutes les créatures corporelles doivent encore recevoir d'elle leur beauté & leur éclat. Tous les eſprits doivent avoir les mêmes penſées, & les mêmes inclinations que l'ame de Jeſus, s'ils veulent être agréables à ceux, qui ne trouvent rien de beau, ni rien d'aimable que ce qui eſt conforme à la ſageſſe & à la vérité. Comme l'on eſt donc obligé de croire que l'ouvrage de Dieu a une entiére conformité

té avec la Sageſſe éternelle, on a tout ſujet de penſer, que ce même ouvrage a des rapports infinis avec celui qui en eſt le Chef, le principe, le modéle & la fin. Mais qui pourra expliquer tous ces rapports?

XXX.

Ce qui fait la beauté d'un temple, c'eſt l'ordre & la variété des ornemens qui s'y rencontrent. Ainſi pour rendre le temple vivant de la Majeſté de Dieu digne de celui qui doit l'habiter, & proportionné à la ſageſſe & à l'amour infini de ſon Auteur, il n'y a point de beautez, qui ne doivent s'y trouver. Mais il n'en eſt pas de même de ce temple élevé à la gloire de Dieu, comme des temples matériels. Ce qui fait la beauté de l'Edifice ſpiri-

tuel de l'Eglise, c'est la diversité infinie des graces, que celui qui en est le Chef répand sur toutes les parties qui le composent: c'est l'ordre & les rapports admirables qu'il met entre elles: ce sont les divers degrez de gloire qui éclatent de tous côtez.

XXXI.

Il s'ensuit de ce Principe que pour établir cette variété de récompenses, qui fait la beauté de la celeste Hierusalem: il falloit que les hommes fussent sujets sur la terre, non-seulement aux afflictions qui les purifient; mais encore aux mouvemens de la concupiscence, qui leur font remporter tant de victoires en leur livrant un si grand nombre de divers combats.

XXXII.

XXXII.

Les bien-heureux dans le Ciel auront ſans doute une ſainteté & une variété de dons, qui répondra parfaitement à la diverſité de leurs bonnes œuvres. Ces ſacrifices continuels, par leſquels le vieil homme ſe détruit & s'anéantit, couvriront de graces & de beautez la ſubſtance ſpirituelle de l'Homme Nouveau. Et s'il a fallu que Jeſus Chriſt même ſouffrît toutes ſortes d'afflictions, avant que d'entrer en poſſeſſion de ſa gloire, le péché du premier homme qui a fait entrer dans le monde les maux qui accompagnent la vie, & la mort qui la ſuit, étoit néceſſaire, afin que les hommes aprés avoir été éprouvez ſur la terre, fuſſent légitimement comblez de cette gloire,

gloire, dont la variété & l'ordr
feront la beauté du monde fu
tur.

XXXIII.

Il est vrai que la concupiscence telle que nous la sentons, n'est point nécessaire pour mériter J. Christ, dont les mérites sont infinis, n'y a point été sujet. Mais quoiqu'il ait été le Maître absolu de son corps, il a bien voulu en exciter en luy les mouvemens, & les sentimens les plus fâcheux, afin de mériter ainsi toute la gloire qui lui étoit préparée. De tous les sentimens, le plus contraire à une ame qui veut & qui mérite d'être heureuse, c'est la douleur, & il a voulu en souffrir de trés-cruelles. Le plaisir rend actuellement heureux celui qui en jouït actuellement, & il a vou-

voulu s'en priver. Il a offert ainsi comme nous une infinité de sacrifices par un corps qu'il a pris semblable aux nôtres. Mais ces sacrifices étoient différens de ceux des plus grands Saints, parcequ'il excitoit volontairement en lui-même tous les sentimens pénibles, qui dans le reste des hommes sont des suites nécessaires du péché ; & qu'ainsi ces sacrifices étant volontaires en tous sens, ils en étoient plus purs & plus méritoires.

## XXXIV.

Si j'avois une idée claire de ces esprits bienheureux qui n'ont point de corps, je répondrois peut-être clairement à une difficulté qui naît de leur considération. Car on peut objecter ou qu'il y a tres-peu de variété dans

dans les mérites ou dans les récompenses des Anges, ou bien qu'il n'étoit point à propos que Dieu unît des corps à des esprits, qui en sont aujourd'hui si dépendans. J'avouë que je ne vois pas une grande diversité dans les récompenses qui doivent répondre aux mérites des substances purement intelligibles, principalement si elles ont mérité leur récompense par un seul acte d'amour. N'étant point unis à un corps qui pût être occasion à Dieu de leur donner, selon certaines loix trés-simples & trés-générales, une suite de sentimens ou de pensées différentes; je ne vois point de diversitez dans leurs combats ni dans leurs victoires. Mais peut-être qu'un autre ordre a été établi,

bli, qui m'eſt inconnu : ainſi je n'en dois point parler. Il ſuffit que j'établiſſe un principe d'où l'on peut comprendre que Dieu a dû créer des corps & y unir des eſprits, afin que par les loix trés-ſimples de l'union de ces deux ſubſtances, il pût nous donner d'une maniére générale, conſtante & uniforme cette grande variété de ſentimens & de mouvemens, qui eſt le principe de la diverſité de nos mérites & de nos recompenſes.

XXXV.

Enfin il falloit que Dieu ſeul eût toute la gloire de la beauté & de la perfection du monde futur. Cet ouvrage qui ſurpaſſe infiniment tous les autres, devoit être un ouvrage de pure miſericorde. Il ne falloit pas que

les créatures pussent se glorifier d'y avoir d'autre part que celle que la grace de Jesus Christ leur avoit donnée. En un mot il étoit à propos que Dieu laissât envelopper tous les hommes par le péché pour leur faire à tous miséricorde en Jesus Christ.

Rom. 11. 32. Gal. 3. 22.

XXXVI.

Ainsi le premier homme pouvant par la force de sa charité persévérer dans la justice originelle, il ne falloit pas que Dieu l'appliquât à son devoir par des plaisirs prévenans : que n'ayant point de concupiscence à vaincre, Dieu ne devoit pas prévenir son libre arbitre par la délectation de sa grace. Enfin ayant généralement tout ce qui lui étoit nécessaire pour mériter sa récompense, Dieu qui ne fait rien d'inutile de

devoit le laisser à lui-même quoiqu'il prévît sa chûte, puisqu'il vouloit le relever en Jesus Christ; confondre le libre arbitre, & faire éclater sa miséricorde. Tâchons maintenant de découvrir les voies par lesquelles Dieu éxécute le dessein éternel de la sanctification de son Eglise.

XXXVII.

Quoique dans l'établissement du monde futur Dieu agisse par des voies bien différentes de celles par lesquelles il conserve le monde présent, cependant on ne doit pas s'imaginer que cette différence soit telle, que les loix de la grace ne portent point le caractére de la cause qui les a établies. Comme c'est le même Dieu qui est Auteur de l'ordre de la grace & de celui de la Nature; il faut

faut que ces deux ordres conviennent entre eux à l'égard de tout ce qu'ils renferment, qui marque la ſageſſe & la puiſſance de leur Auteur. Ainſi comme Dieu eſt une cauſe générale dont la ſageſſe n'a point de bornes, il eſt néceſſaire pour les raiſons que j'ai dites auparavant, que dans l'ordre de la Grace, auſſi-bien que dans celui de la Nature, il agiſſe comme cauſe générale; & qu'ayant pour fin ſa gloire dans la conſtruction de ſon Egliſe, il établiſſe les loix les plus ſimples & les plus générales; & qui ont avec leur effet une plus grande proportion de ſageſſe & de fécondité.

XXXVIII.

Plus un agent a de lumiére, plus ſes volontez ont d'étenduë. Un

Un eſprit fort limité prend à tous momens de nouveaux deſſeins : & lorſqu'il prétend en éxécuter quelqu'un, il ſe ſert de pluſieurs moyens, dont il y en a toujours d'inutiles. En un mot un eſprit borné ne compare point aſſez les moyens avec la fin, la force & l'action avec l'effet qu'elles doivent produire.

Au-contraire un eſprit étendu & pénétrant compare & péſe toutes choſes : il ne forme ſes deſſeins que ſur la connoiſſance qu'il a des moyens de les éxécuter ; & lorſqu'il a découvert que ces moyens ont un certain raport de ſageſſe avec leur effet, il les employe. Plus les machines ſont ſimples & leurs effets différens, plus elles ſont ſpirituelles & dignes d'être eſtimées. Le grand nom-

nombre des loix d'un Etat, marque souvent peu de pénétration & d'étenduë d'esprit dans ceux qui les ont établies, c'est plûtôt l'expérience du besoin, qu'une sage prévoyance, qui les a ordonnées. Dieu dont la sagesse n'a point de bornes, doit donc se servir de voies trés-simples & trés-fécondes dans la formation du monde futur, comme pour la conservation du monde présent. Il ne doit point multiplier ses volontez, qui sont les loix éxécutrices de ses desseins, qu'autant que la nécessité l'y oblige. Il doit agir par des volontez générales, & établir ainsi un ordre constant & réglé, selon lequel il a prévû par l'étenduë infinie de sa sagesse, qu'un ouvrage aussi admirable qu'est le

sien,

ſien, devoit ſe former. Voyons les conſéquences de ce principe & l'application qu'on en peut faire pour expliquer des difficultez qui paroiſſent aſſez embaraſſées.

XXXIX.

L'Ecriture ſainte nous apprend d'un côté que Dieu veut que tous les hommes ſoient ſauvez, & qu'ils viennent à la connoiſſance de la vérité; & de l'autre, qu'il fait tout ce qu'il veut: & néanmoins la Foi n'eſt pas donnée à tout le monde; & le nombre de ceux qui périſſent, eſt même plus grand que celui des prédeſtinez; comment accorder cela avec ſa puiſſance?

XL.

Dieu a prévû de toute éternité le péché originel; & le nom-

bre infini de perſonnes que ce péché devoit entraîner dans les Enfers. Cependant il a créé le premier homme dans un état d'où il ſçavoit qu'il devoit tomber; & même il a mis entre cet homme & ſa poſtérité des rapports qui devoient leur communiquer ſon péché, & les rendre tous dignes de ſon averſion & de ſa colére. Comment accorder cela avec ſa bonté?

XLI.

Dieu répand ſouvent des graces ſans qu'elles ayent l'effet pour lequel ſa bonté nous oblige de croire qu'il les donne. Il fait croître dans la piété des perſonnes juſques vers la fin de leur vie, & le péché les domine à la mort, & les précipite dans l'Enfer. Il fait tomber la pluie de la grace

ſur les cœurs endurcis, auſſi-bien que ſur les terres préparées, les hommes y réſiſtent, & la rendent inutile. En un mot, Dieu défait & refait ſans ceſſe: il ſemble qu'il veuille & ne veuille plus. Comment accorder cela avec ſa ſageſſe?

Voilà, ce me ſemble, de grandes difficultez, & toute l'économie de la Religion, l'idée que nous avons d'un Dieu bon, ſage, puiſſant, conſtant dans ſes deſſeins, réglé dans ſon action, mille endroits de l'Ecriture en fourniſſent encore bien d'autres contre ce que nous voyons arriver tous les jours dans l'ordre de la grace: & quoique de fort habiles gens y aient répondu, il me ſemble qu'on ne peut les réſoudre clairement, que par

le principe que je viens d'établir.

XLII.

Pour moi j'ai toujours crû que Dieu veut véritablement que tous les hommes ſoient ſauvez. La Raiſon & l'Ecriture m'ont toujours empêché d'en douter. Et quoique des Auteurs que j'honore avec un profond reſpect, aient publié dans les ſiécles paſſez diverſes explications de cette vérité, j'ai toujours eu peine à recevoir celles qui me ſembloient mettre ſans aucune néceſſité des bornes à l'étenduë de la bonté & de la miſéricorde de Dieu. Ainſi conſultant l'idée que tous les hommes ont de Dieu, je ſuis entré dans le ſentiment que j'expoſe aujourd'hui à la cenſure de tous ceux qui vou-

voudront bien l'examiner avec attention, & en juger avec équité.

XLIII.

Dieu étant obligé d'agir toujours d'une maniére digne de lui, par des voies ſimples, générales, conſtantes, & uniformes; en un mot conformes à l'idée que nous avons d'une cauſe générale, dont la ſageſſe n'a point de bornes; il a dû établir certaines loix dans l'ordre de la grace, comme j'ai prouvé qu'il l'a fait dans celui de la Nature. Or ces loix à cauſe de leur ſimplicité ont néceſſairement des ſuites fâcheuſes à nôtre égard: mais ces ſuites ne méritent pas que Dieu change ces loix en de plus compoſées. Car ces loix ont une plus grande proportion de ſageſſe &

de fécondité, avec l'ouvrage qu'elles produisent, que toutes celles qu'il pourroit établir pour le même dessein, puisqu'il agit toujours de la maniére la plus sage & la plus parfaite. Il est vrai que Dieu pourroit remédier à ces suites fâcheuses par un nombre infini de volontez particuliéres: mais l'ordre ne le veut pas. L'effet qui arriveroit de chacune de ses volontez ne vaudroit pas l'action qui le produiroit. Et par conséquent on ne doit point trouver à redire que Dieu ne trouble pas l'ordre & la simplicité de ses loix par des miracles qui seroient fort commodes pour nos besoins, mais trés-opposez à la sagesse de Dieu, qu'il n'est pas permis de tenter.

XLIV.

XLIV.

Ainsi comme l'on n'a pas droit de se fâcher de ce que la pluie tombe dans la mer où elle est inutile, & de ce qu'elle ne tombe pas sur les terres ensemencées où elle est nécessaire; parce que les loix de la communication des mouvemens sont trés-simples, trés-fécondes, & parfaitement dignes de la sagesse de leur Auteur, & que selon ces loix, il n'est pas possible que la pluye se répande plûtôt sur les terres que sur les mers: on ne doit pas aussi se plaindre de l'irrégularité apparente, selon laquelle la grace est donnée aux hommes. C'est la régularité avec laquelle Dieu agit, c'est la simplicité des loix qu'il observe, c'est la sagesse & l'uniformité de sa conduite, qui

eſt cauſe de cette irrégularité apparente. Il eſt néceſſaire, ſelon les loix de la Grace, que Dieu a établies en faveur de ſes élûs, & pour la conſtruction de ſon Egliſe, que cette celeſte pluie ſe répande quelquefois ſur des cœurs endurcis, auſſi-bien que ſur des terres préparées. Si donc la Grace tombe inutilement, ce n'eſt point que Dieu agiſſe ſans deſſein. C'eſt encore moins que Dieu agiſſe dans le deſſein de rendre les hommes plus coupables par l'abus de ſes faveurs. C'eſt que la ſimplicité des loix générales ne permet pas que cette Grace inefficace dans ce cœur corrompu, tombe dans un autre cœur où elle ſeroit efficace. Cette Grace n'étant point donnée par une volonté particuliére,
mais

mais en conséquence de l'immutabilité de l'ordre général de la Grace, il suffit que cet ordre produise un ouvrage proportionné à la simplicité de ses loix, afin qu'il soit digne de la sagesse de son Auteur. Car enfin l'ordre de la Grace seroit moins parfait, moins admirable, moins aimable s'il étoit plus composé.

XLV.

Si Dieu donnoit la Grace par des volontez particuliéres, sans doute il ne s'aviseroit pas pour convertir un pécheur, qui auroit quatre degrez de concupiscence, de lui donner trois degrez d'électiion spirituelle, supposé que ces degrez ne fussent pas suffisans pour le convertir, il remettroit à faire sa libéralité lorsque ce pécheur ne seroit plus en la

présence de l'objet qui le tente, ou plûtôt il donneroit cette même Grace de trois degrez de force à tel, dont la concupiscence seroit moins vive. Car quel dessein de donner trois degrez de délectation spirituelle à tel à qui quatre degrez sont nécessaires, & de les refuser à celui à qui ils suffiroient pour le convertir? Cela s'accorde-t-il avec l'idée que nous avons de la sagesse & de la bonté de Dieu? Est-ce là aimer les hommes; est-ce là vouloir les sauver tous; est-ce là faire pour eux tout ce qui se peut? Cependant Dieu s'écrie par son Prophéte; *Citoyens de Jérusalem, peuples de Juda, jugez entre moi & ma vigne. Qu'y avoit-il à faire pour elle que je n'aye point fait? ne devois-je pas espérer d'elle de bons raisins,*

*ſins, & elle ne m'a rapporté que des grappes ſauvages?* Quelle ſageſſe y a-t-il à donner par des volontez particuliéres tant de Graces inefficaces aux pécheurs, ſuppoſé que Dieu veuille leur converſion, comme nous l'apprend l'Ecriture, & qu'il n'ait point ce deſſein funeſte de les rendre par ſes dons plus coupables & plus criminels?

XLVI.

Mais ſi la grace ſe répand ſur les hommes par des loix trés-ſimples & trés-générales, toutes ces grandes difficultez ſe diſſipent. L'ordre de la Grace que Dieu a établi, ayant un plus grand rapport de ſageſſe & de fécondité avec l'ouvrage qu'il produit que tout autre, Dieu a dû le choiſir pour l'établiſſement de

son Eglise. Ainsi on peut assurer que Dieu veut véritablement le salut de tous les hommes: qu'il fait pour eux tout ce qu'il peut faire, agissant comme il doit agir: que s'il y avoit quelque ordre de Grace aussi simple & plus fécond, aussi digne de sa sagesse & plus utile aux hommes qu'il l'auroit choisi, & qu'ainsi il sauve autant de personnes qu'il en peut sauver, agissant selon les régles adorables, que sa sagesse lui prescrit.

XLVII.

Que les hommes aiment donc & adorent, non-seulement la bonne volonté de Dieu, par laquelle les élûs sont sanctifiez: mais encore les secrets jugemens de sa justice, par lesquels il y a un si grand nombre de Réprouvez.

vez. C'eſt un même ordre de ſageſſe; ce ſont les mêmes loix de Grace, qui produiſent des effets ſi differens. Dieu eſt également adorable & aimable dans tout ce qu'il fait: ſa conduite eſt toujours pleine de ſageſſe & de bonté. Malheur aux impies qui la condamnent ſans y rien connoître, & qui veulent que l'ordre immuable de la ſageſſe de Dieu s'accommode avec leurs paſſions & leurs interêts.

XLVIII.

Les laboureurs ſages & diligens labourent, engraiſſent & enſemencent leurs terres avec beaucoup de travail & de dépenſe. Ils obſervent avec ſoin les temps les plus propres pour les diverſes cultures, & ne s'en prennent point à Dieu du ſuccez de leurs

travaux. Ils abandonnent leur ouvrage à l'ordre de la Nature, sçachant bien qu'il est inutile de tenter Dieu, & de prétendre qu'en nôtre faveur il change l'ordre que sa sagesse lui prescrit.

XLIX.

Jesus Christ est venu nous apprendre à imiter leur conduite. Comme il a pour nous une charité immense, & qu'il veut nous sauver tous, autant que le peut permettre la simplicité des loix générales de la Nature & de la Grace; il n'a rien oublié pour nous faire entrer dans les voies qui conduisent au Ciel. Ce qui s'oppose le plus à l'efficace de la Grace, ce sont les plaisirs sensibles & les sentimens d'orgueil: car il n'y a rien qui corrompe tant l'esprit, & qui endurcisse plus

plus le cœur. Mais Jesus Christ n'a-t-il pas sacrifié & anéanti en sa personne toutes les grandeurs & tous les plaisirs sensibles ? Sa vie n'a-t-elle pas été pour nous un exemple continuel d'humilité & de pénitence ? Comment est-il né ; comment est-il mort ; comment a-t-il conversé parmi les hommes ? Tout le monde le sçait. A quoi se réduit aussi sa doctrine ; où tendent tous ses conseils ? N'est-ce pas à l'humilité & à la pénitence, à une privation générale de tout ce qui flatte les sens, de tout ce qui corrompt la pureté de l'imagination, de tout ce qui entretient & qui fortifie la concupiscence de l'orgueil ? Ce qu'il a dit, ce qu'il a fait, ce qu'il a souffert a donc été pour nous préparer par sa doctrine

ctrine, par son éxemple, par ses mérites à recevoir la pluye céleste de la Grace, & à la rendre efficace. Ne pouvant ou ne devant pas changer les loix de la Nature, tenter Dieu, ni troubler l'ordre & la simplicité de ses voies, il a fait pour les hommes tout ce que peut inspirer la charité la plus étenduë, la plus industrieuse & la plus ardente.

L.

Je ne crains point de dire que la charité de Jesus Christ est immense & incompréhensible, aprés ce qu'en dit l'Ecriture. Et quoique tous les hommes n'en reçoivent point les effets, ce seroit témérité que d'en vouloir marquer les bornes. Il est mort pour tous les hommes, & pour ceux mêmes qui périssent tous les jours.

2. Cor. 5. 15

jours. Que les pécheurs n'entrent-ils dans l'ordre de la Grace: que ne ſuivent-ils les conſeils de Jeſus Chriſt: que ne ſe préparent-ils à recevoir la pluye du Ciel? Ils ne peuvent la mériter, mais ils peuvent en augmenter l'efficace à leur égard. Ne peuvent-ils pas par amour propre, par la crainte de l'Enfer, ou ſi on le veut, par des graces générales, éviter beaucoup d'occaſions de pécher; ſe priver des plaiſirs, du moins de ceux dont ils n'ont point encore goûté, & dont par conſéquent ils ne ſont point encore eſclaves? Ils peuvent ainſi ôter quelques empêchemens à l'efficace de la Grace, & préparer la terre de leur cœur, en-ſorte qu'elle devienne féconde, lorſque Dieu répandra ſa pluye ſelon
les

les loix générales qu'il s'eſt preſcrit. Mais ils veulent que Dieu les ſauve ſans qu'ils s'en mettent en peine : ſemblables à des laboureurs faineants & inſenſez, qui ſans donner à leur champ les labeurs ordinaires, prétendroient que Dieu devroit répandre des pluyes aſſez fécondes & aſſez abondantes pour leur épargner le travail. Fauſſe & ſote confiance. Dieu fait pleuvoir ſur les terres en friche comme ſur celles qui ſont cultivées. Mais que les ſuperbes & les voluptueux ſçachent que la pluye de la Grace tombera beaucoup moins ſur eux que ſur les autres hommes ; & que cependant ils ſe mettent en état, que pour les convertir il en faudroit en abondance.

## L I.

Dieu ne répandant ordinairement ſa Grace que par des loix générales, on voit clairement la néceſſité des conſeils de Jeſus Chriſt. On voit qu'il faut ſuivre ces conſeils, afin que Dieu puiſſe nous ſauver par les voies les plus ſimples, & que nous donnant peu de Graces il opére beaucoup en nous. On voit clairement qu'il faut de ſon côté travailler ſans ceſſe, qu'il faut labourer ſa terre avant que les ardeurs de la concupiſcence l'ayent deſſeichées & endurcies ou du-moins dés que la pluye en ôte la ſechereſſe & la dureté: qu'il faut obſerver avec ſoin les momens où nos paſſions nous laiſſent quelque liberté, afin d'en tirer quelqu'avantage: qu'il faut défricher autant qu'il eſt en nous

nous tout ce qui peut ſuffoquer la ſemence de la parole; & ne pas s'imaginer ſotement qu'on ſe convertira, aprés qu'on ſe ſera fait quelqu'établiſſement ſur la terre, ou lorſqu'on ſera prêt à la quitter. Car outre qu'il ne dépend pas des laboureurs de faire pleuvoir ſelon leurs beſoins, lorſqu'il y a long-temps qu'une terre eſt en friche, les ronces & les épines ont pouſſé des racines ſi profondes que ceux qui ne ſe ſont jamais accoutumez au travail, n'ont ni la force ni le deſir de la cultiver.

## LII.

Mais ſi Dieu agiſſoit dans l'ordre de la Grace par des volontez particuliéres, s'il faiſoit efficacement dans tous les hommes tous leurs bons mouvemens & toutes les

les bonnes œuvres avec un deſſein particulier ; je ne vois pas comment on pourroit juſtifier, qu'il agit par les loix les plus ſimples ; lorſque je conſidére tous ces détours par leſquels les hommes arrivent où Dieu les conduit: car je ne doute point que ſouvent Dieu ne donne à un homme plus de cent bonnes penſées en un ſeul jour. Je ne comprens pas non plus comment on pourroit accorder ſa ſageſſe & ſa bonté avec toutes ces Graces inefficaces auxquelles la malice des hommes reſiſte : Car Dieu étant bon & ſage ne doit-il pas proportionner les ſecours aux beſoins, s'il les donne dans un deſſein particulier de ſoulager ?

LIII.

Dieu fait croître juſqu'au jour de

de la moiſſon la méchante herbe avec le blé, il fait pleuvoir ſur les juſtes & ſur les injuſtes: parce que la Grace tombant ſur les hommes par des loix générales, ſouvent elle eſt donnée à tel qui n'en fait nul uſage: Au lieu que ſi d'autres l'avoient reçûë, ils en auroient été convertis. Si Jeſus Chriſt avoit prêché aux Syriens & aux Sydoniens, auſſi-bien qu'aux habitans de Bethſaïde & de Corozain, ils auroient fait pénitence dans le ſac & la cendre; ſi la pluye qui tombe ſur les ſablons, s'étoit répanduë ſur des terres preparées, elle les auroit renduës fécondes. Mais tout ce qui eſt réglé par des loix générales ne s'accorde point avec des deſſeins particuliers: afin que ces loix ſoient ſagement établies, il ſuf-

ſuffit qu'étant extrémement ſimples, elles conduiſent à ſa perfection le grand ouvrage pour lequel Dieu a dû les établir.

Mais quoique je ne penſe pas que Dieu ait ſur chacun de ſes élûs une infinité de deſſeins particuliers, ni qu'il leur donne chaque jour un tres-grand nombre de bonnes penſées & de bons mouvemens par des volontez particuliéres: je ne nie pas cependant qu'ils ne ſoient tous prédeſtinez par une bonne volonté de Dieu à leur égard, pour laquelle ils doivent avoir une reconnoiſſance éternelle. Voici comment j'explique ces choſes.

LIV.

Dieu découvre dans les treſors infinis de ſa ſageſſe une infinité d'ouvrages poſſibles, & en même

me temps la voie la plus parfaite de produire chacun d'eux. Il conſidére entr'autre ſon Egliſe, Jeſus Chriſt qui en eſt le chef, & toutes les perſonnes, qui en conſequence de l'établiſſement de certaines loix générales la doivent compoſer. Enfin en vûë de Jeſus Chriſt & de tous ſes membres, il établit les loix pour ſa propre gloire. Cela étant ainſi, n'eſt-il pas évident que Jeſus Chriſt qui eſt le principe de toute la gloire qui revient à Dieu de ſon Ouvrage, eſt le premier des prédeſtinez : que tous les Elûs auſſi ſont véritablement aimez & prédeſtinez gratuitement en Jeſus Chriſt, à cauſe qu'ils peuvent honorer Dieu en Jeſus Chriſt : Qu'enfin ils ont tous une obligation infinie à Dieu, qui ſans conſidé-

ſidérer leur merite a établi les loix générales de la Grace, leſquelles doivent les ſanctifier & les conduire à la gloire qu'ils poſſéderont éternellement.

LV.

On dira peut-être que ces loix ſont ſi ſimples & ſi fécondes, que Dieu devoit les préférer à toutes les autres, & qu'aimant uniquement ſa gloire, ſon fils ſe devoit incarner. Qu'ainſi il n'a rien fait uniquement pour ſes Elûs. Je l'avouë, Dieu n'a rien fait uniquement pour les Elûs. Car Saint Paul m'apprend qu'il a fait ſes Elûs pour Jeſus Chriſt, & Jeſus Chriſt pour luy même. Si pour rendre Dieu aimable aux hommes, il faut le faire agir uniquement pour eux, ou d'une maniére qui ne ſoit pas la plus ſage;

j'ayme mieux me taire. La Raiſon m'apprend à rendre Dieu aimable en le faiſant infiniment parfait, & en le repréſentant ſi rempli de charité pour ſes Créatures, qu'il n'en produiſe aucune à deſſein de la rendre malheureuſe: Car ſi toutes n'ont pas le bonheur de jouïr de ſa préſence, c'eſt que l'ordre voulant qu'un ſi grand bien ſoit mérité, toutes ne le méritent pas, pour les raiſons que j'ay dites. N'eſt-ce pas rendre Dieu aimable, que de le repréſenter tel, que les réprouvés mêmes ne peuvent qu'adorer ſa conduite & ſe repentir de leur négligence.

## LVI.

Cependant pour contenter ceux qui veulent que Dieu ait predeſtiné chacun de ſes Elûs par une

une volonté particuliére; on peut dire ſans faire tort au Syſtéme que nous venons de propoſer, que Dieu avant que de créer les ames pour les unir aux corps, prévoit tout ce qui leur doit arriver ſelon les loix générales de la Nature & de la Grace, & tout ce qu'elles feront dans toutes les circonſtances poſſibles. Ainſi pouvant comme il le ſuppoſe créer l'ame de Paul ou celle de Pierre, & l'unir à tel corps, qu'il prévoit être le corps d'un predeſtiné; il a réſolu de toute éternité de créer l'ame de Paul par une bonne volonté qu'il a pour luy, & de le predeſtiner par ce choix à la vie éternelle. Au-lieu qu'il crée l'ame de Pierre, & l'unit à un autre corps, non par une bonne volonté qu'il ait pour elle,

mais par une eſpéce de néceſſité, à cauſe des loix de l'union des ames aux corps, qu'il a tres-ſagement établies; car auſſi-tôt que les corps ſont formez, il s'eſt obligé d'y unir des ames; Ce qui leur étoit utile à toutes avant le péché. Or le corps de Pierre étant engendré par un pére payen, ou par un pére qui n'a pas ſoin d'élever ſes enfans, ou enfin Pierre ſe trouvant engagé par ſa naiſſance dans des lieux, des temps, des emplois qui le portent au mal, il ſera infailliblement du nombre des réprouvez. Cependant Pierre ſera utile aux deſſeins de Dieu. Car quoyqu'il n'entre point par luy même dans le corps des prédeſtinez, il y entrera par quelques-uns de ſa poſtérité. Il ſervira à la beauté & à la grandeur de l'Egliſe de

Jeſus

Jesus Christ, par les rapports infinis qu'il aura avec les Elûs. Au reste, il ne sera malheureux qu'à proportion du mauvais usage qu'il aura fait de sa liberté: Car Dieu ne punit par la douleur que les déreglemens volontaires. Voilà tout ce que je puis dire pour satisfaire à l'inclination de quelques personnes : mais je ne vois pas clairement qu'on doive tout-à-fait s'y arrêter.

LVII.

Ceux qui prétendent que Dieu a des desseins & des volontez particuliéres pour tous les effets particuliers qui se produisent en conséquence des loix générales se servent ordinairement de l'Autorité de l'Ecriture pour appuyer leur sentiment. Or comme l'Ecriture est faite pour tout le mon-

de, pour les simples aussi-bien que pour les sçavans, elle est pleine d'*Antropologies*. Non seulement elle donne à Dieu un Corps, un Thrône, un Chariot, un Equipage, les passions de joye, de tristesse, de colere, de repentir, & les autres mouvemens de l'ame: Elle luy attribuë encore les maniéres d'agir ordinaires aux hommes, afin de parler aux simples d'une maniére plus sensible. Si Jesus Christ s'est fait homme c'est en partie pour satisfaire à l'inclination des hommes qui aiment ce qui leur ressemble, & s'appliquent à ce qui les touche. C'est pour leur persuader par cette espéce *d'Antropologie* véritable & réelle, des véritez qu'ils n'auroient pu comprendre d'une autre maniére. Ainsi saint Paul pour s'ac-

s'accommoder à tout le monde, parle de la ſanctification & de la prédeſtination des ſaints, comme ſi Dieu agiſſoit ſans ceſſe en eux par des volontez particuliéres. Et même Jeſus Chriſt parle de ſon Pére comme s'il s'appliquoit avec de ſemblables volontez à orner les lys, & à conſerver juſqu'à un cheveu de la tête de ſes Diſciples. Par ce que dans le fond la bonté de Dieu pour ſes créatures étant extrême, ces expreſſions en donnent une grande idée, & rendent Dieu aimable aux eſprits même les plus groſſiers, & qui ont le plus d'amour propre. Cependant comme par l'idée qu'on a de Dieu & par les paſſages de l'Ecriture qui ſont conformes à cette idée, l'on corrige le ſens de quelques autres paſſages qui at-

tribuent à Dieu des membres ou des paſſions ſemblables aux nôtres. Auſſi lors qu'on veut parler avec exactitude de la maniére dont Dieu agit dans l'ordre de la Grace ou de la Nature, on doit expliquer les paſſages qui le font agir comme un homme ou comme une cauſe particuliére, par l'idée qu'on a de ſa ſageſſe & de ſa bonté, & par les autres paſſages de l'Ecriture qui ſont conformes à cette idée. Car enfin ſi l'on peut dire ou plûtôt ſi l'on eſt obligé de dire à cauſe de l'idée qu'on a de Dieu qu'il ne fait point tomber chaque goute de pluye par des volontez particuliéres, quoyque le ſens naturel de quelque paſſages de l'Ecriture autoriſe ce ſentiment : il y a la même néceſſité de penſer, nonobſtant certaines

auto-

autoritez de la même Ecriture, que Dieu ne donne point à quelques pécheurs par des volontez particuliéres tous ces bons mouvemens qui leur sont inutiles, & qui seroient utiles à plusieurs autres: parce que sans cela il ne me paroît pas possible de bien accorder l'Ecriture sainte, ni avec la Raison ni avec elle même. Ainsi que je pense l'avoir prouvé.

Si je croyois que ce que je viens de dire ne fût pas suffisant pour convaincre les personnes capables d'attention, que Dieu n'agit point par des volontez particuliéres, comme les causes particuliéres ou les intelligences bornées, je m'étendrois icy à faire voir qu'il y a peu de véritez dont on puisse donner plus de preuves: supposé qu'on demeure d'accord

que Dieu seul gouverne le monde, & que la Nature des Philosophes payens est une chimere. Car en-effet rien ne se fait dans le monde qui ne prouve ce sentiment, si l'on excepte seulement les miracles; lesquels néanmoins ne seroient point des miracles différens des effets qu'on appelle naturels, s'il étoit vray que Dieu agît ordinairement par des volontez particuliéres, puisque les miracles ne sont tels que parce qu'ils n'arrivent point selon les loix générales. Ainsi les miracles supposent ces loix & prouvent le sentiment que j'ai établi: Mais pour les effets ordinaires, ils démontrent clairement & directement les loix ou les volontez générales. Si, par exemple, on laisse tomber une pierre sur la tête des passans,

la pierre tombera toûjours d'une égale vitesse, sans discerner ni la piété, ni la condition, ni les bonnes ou mauvaises dispositions de ceux qui passent. Si l'on examine quelque autre effet, on verra la même constance dans l'action de la cause qui le produit: mais nul effet ne prouve que Dieu agit par des volontez particuliéres, quoique souvent les hommes s'imaginent que Dieu fait à tous momens des miracles en leur faveur. Comme cette maniere dont ils veulent que Dieu agisse, est conforme à la nôtre, qu'elle flatte l'amour propre qui rapporte à soi toutes choses, & qu'elle s'accommode fort bien avec l'ignorance où nous sommes de la combinaison des causes occasionnelles qui produisent des effets extraordi-

naires, elle entre naturellement dans l'eſprit, lorſqu'on n'étudie point aſſez la Nature, & qu'on ne conſulte point avec aſſez d'attention l'idée abſtraite d'une ſageſſe infinie, d'une cauſe univerſelle, d'un Etre infiniment parfait.



# DE LA NATURE ET DE LA GRACE.

## *Deuxiéme Discours.*

Des Loix de la Grace en particulier, & des Causes occasionnelles qui les réglent & qui en déterminent l'efficace.

---

### Premiere Partie.

### *De la Grace de Jesus Christ.*

I.

Comme il n'y a que Dieu qui agisse immédiatement & par luy même dans les esprits, & qui produise en eux toutes les di-

verſes modifications dont ils ſont capables ; il n'y a que lui qui répande en nous ſa lumiére & nous inſpire certains ſentimens qui déterminent nos diverſes volontez.

Ainſi il n'y a que Dieu qui puiſſe, comme cauſe * véritable, produire la grace dans les ames. Car la grace ou ce qui eſt le principe ou le motif de tous les mouvemens réglez de nôtre amour eſt néceſſairement, ou une lumiére qui nous apprend, ou un ſentiment confus qui nous convainc, que Dieu eſt nôtre bien : puiſque nous ne commençons jamais d'aimer un objet, ſi nous ne voyons clairement par la lumiere de la Raiſon, ou ſi nous ne ſentons confuſément par le goût du plaiſir, que cet objet eſt bon, je veux dire capable de nous rendre

* Par cauſe veritable j'entens une cauſe qui agiſſe par ſa propre force.

dre plus heureux que nous ne ſommes.

I I.

Mais comme tous les hommes ſont enveloppez dans le péché originel, & qu'ils ſont mêmes par leur nature infiniment au-deſſous de Dieu; il n'y a que Jeſus Chriſt, qui par la dignité de ſa perſonne & par la ſainteté de ſon ſacrifice, puiſſe avoir accez auprés de ſon Pére, nous reconcilier avec luy & mériter pour nous ſes faveurs. Ainſi il n'y a que Jeſus Chriſt, qui puiſſe être cauſe méritoire de la Grace. Ces véritez ſont conſtantes. Mais nous ne cherchons ni la cauſe qui produit la grace par ſon efficace propre, ni celle qui la mérite par ſon ſacrifice & ſes bonnes œuvres : nous cherchons celle qui régle & qui déter-

mine

mine l'efficace de la cauſe généra-le, celle qu'on peut appeller ſe-conde, particuliére, occaſion-nelle.

III.

Car afin que la cauſe générale agiſſe par des loix ou par des vo-lontez générales, & que ſon a-ction ſoit réglée, conſtante, & uni-forme, il eſt abſolument néceſ-ſaire qu'il y ait quelque cauſe oc-caſionnelle qui détermine l'effi-cace de ces loix, & qui ſerve à les établir. Si le choc des corps, ou quelqu'autre choſe de ſemblable ne déterminoit l'efficace des loix générales de la communication des mouvemens; il feroit néceſ-ſaire que Dieu mût les corps par des volontez particuliéres. Les loix de l'union de l'ame & du corps ne ſont renduës efficaces que

que par les changemens qui arrivent dans l'une ou dans l'autre de ces deux ſubſtances. Car ſi Dieu faiſoit ſentir à l'ame la douleur d'une picûre ſans que le corps fût piqué, ou ſans qu'ils arrivât au cerveau la même choſe que ſi le corps étoit piqué ; il n'agiroit point par les loix générales de l'union de l'ame & du corps, mais par une volonté particuliére. S'il pleuvoit ſur la terre d'une autre maniére que par une ſuite néceſſaire des loix générales de la communication des mouvemens, la pluye & la chûte de chaque goute qui la compoſe, ſeroit l'effet d'une volonté particuliére. De ſorte que ſi l'ordre ne demandoit qu'il plût, cette volonté ſeroit entiérement indigne de Dieu. Il eſt donc néceſſaire que dans l'ordre

dre de la grace, il y ait quelque cauſe occaſionnelle, qui ſerve à en établir les loix & qui en détermine l'efficace : & c'eſt cette cauſe qu'il faut tâcher de découvrir.

I V.

Pour peu que l'on conſulte l'idée de l'ordre intelligible, ou que l'on conſidére l'ordre ſenſible qui paroît dans tous les ouvrages de Dieu, on découvre ſans peine, que les cauſes occaſionnelles, qui déterminent l'efficace des loix générales & qui ſervent à les établir, doivent néceſſairement avoir rapport au deſſein pour lequel Dieu établit ces loix.

Par exemple l'expérience fait voir que Dieu n'a point pris, & la Raiſon convainc qu'il n'a pas dû prendre le cours des planétes pour cauſes occaſionnelles de l'union

nion de nôtre ame avec nôtre corps. Il ne doit pas vouloir que nôtre bras ſe remuë de telle où telle maniére, ni que nôtre ame ſouffre le mal de dents, lorſque la Lune ſera jointe aû Soleil, ſi cette conjonction n'agit ſur le corps. Le deſſein de Dieu étant d'unir nôtre ame à nôtre corps, il ne peut ſelon ce deſſein donner à l'ame des ſentimens de douleur, que lorſqu'il arrive dans le corps quelques changemens qui luy ſont contraires. Ainſi il ne faut point chercher ailleurs que dans nôtre ame ou dans nôtre corps les cauſes occaſionnelles de leur union.

V.

Il s'enſuit de-là que Dieu, ayant deſſein de former ſon l'Egliſe par Jeſus Chriſt, n'a pû ſelon ce deſſein chercher ailleurs que

que dans Jesus Christ & dans les créatures unies par la Raison à Jesus Christ, les causes occasionnelles qui servent à établir les loix générales de la Grace, par lesquelles l'Esprit de Jesus Christ se répand dans ses membres, & leur communique sa vie & sa sainteté. Ainsi la pluye de la grace ne se répand point dans nos cœurs selon les diverses situations des astres, ni selon la rencontre de certains corps, ni même selon les différens cours des esprits animaux qui nous donnent le mouvement & la vie. Tous les corps ne peuvent exciter en nous que des mouvemens & des sentimens purement naturels : Car tout ce qui vient à l'ame par le corps n'est que pour le corps.

VI.

VI.

Cependant comme la grace n'eſt pas accordée à tous ceux qui la ſouhaitent, ni auſſitôt qu'ils la ſouhaitent, & qu'elle eſt donnée à ceux qui ne la demandent pas; il s'enſuit que même nos deſirs ne ſont point les cauſes occaſionnelles de la Grace. Car ces ſortes de cauſes ont toûjours & tres-promptement leur effet, & ſans elles l'effet ne ſe produit jamais. Par exemple, le choc des corps étant la cauſe occaſionnelle du changement qui arrive dans leur mouvement, ſi deux corps ne ſe rencontrent point, leurs mouvemens ne changent point, & s'ils changent, on peut s'aſſurer que les corps ſe ſont rencontrez. Les loix générales qui répandent la grace dans nos cœurs, ne trouvent

vent donc rien en nos volontez qui détermine leur efficace : De même que les loix générales qui réglent les pluyes, ne font point fondées fur les difpofitions des lieux où il pleut. Car que les terres foient en friche ou qu'elles foient cultivées, il pleut indifféremment dans tous les lieux, même fur les fablons & dans la mer.

## VII.

Nous fommes donc réduits à dire, que comme il n'y a que Jefus Chrift qui nous puiffe mériter la grace, il n'y a auffi que lui qui puiffe fournir les occafions des loix générales felon lefquelles elle eft donnée aux hommes. Car le principe ou le fondement des loix générales, ou ce qui détermine leur efficace, étant néceffai-

rement ou en nous ou en Jesus Christ; puisqu'il est certain qu'il n'est point en nous, par les raisons que je viens de dire, il est nécessaire qu'il se trouve en Jesus Christ.

VIII.

Aussi falloit-il qu'aprés le péché Dieu n'eût plus d'égard à nos volontez. Etant tous dans le desordre nous ne pouvons plus être occasion à Dieu de nous faire grace. Il nous falloit un Médiateur, non seulement pour nous donner accez vers Dieu, mais pour être la cause occasionnelle des faveurs que nous espérons de lui.

IX.

Comme Dieu avoit dessein de faire son fils Chef de son Eglise, il étoit à propos qu'il l'établît cause occasionnelle ou naturelle de

de la grace qui la ſanctifie : Car c'eſt du Chef que la vie & le mouvement doit ſe répandre dans les membres. Et c'eſt même dans cette vuë que Dieu a permis le péché ; Car ſi l'homme fût demeuré dans l'innocence, comme ſes volontez euſſent été méritoires de la Grace & même de la Gloire ; Dieu auroit dû établir en l'homme la cauſe occaſionnelle de ſa perfection & de ſon bonheur : la loy inviolable de l'ordre le veut ainſi ; de ſorte que Jeſus Chriſt n'eût point été le chef de l'Egliſe ; ou bien il eût été un chef des influences duquel tous les membres euſſent bien pu ſe paſſer.

X.

Si nôtre ame étoit dans nôtre corps avant qu'il fût formé, & que

que ce fût selon nos diverses volontez que s'arrangeassent toutes les parties qui le composent de combien de divers sentimens & de divers mouvemens seroit-elle touchée par tous les effets qu'elle reconnoîtroit devoir suivre de ses volontez ; principalement si elle avoit un desir extrême de former le corps le plus vigoureux & le mieux fait qui se puisse.

XI.

Or l'Ecriture sainte ne dit pas seulement que Jesus Christ est le chef de l'Eglise : Elle nous apprend encore qu'il l'engendre, qu'il la forme, qu'il lui donne l'accroissement, qu'il souffre en elle, qu'il merite en elle, qu'il agit & qu'il influë sans cesse en elle. Le zéle qu'a Jesus Christ pour la gloire de son Pére ; & l'amour

Eph. 1. 22, 23. 4. 16 Col. 1. 24. 2. 19. 1. Cor. 12, 27. Act. 1. 24. &c.

qu'il porte à son Eglise, luy inspirent sans cesse le desir de la faire la plus ample, la plus magnifique & la plus parfaite qui se puisse. Ainsi comme l'ame de Jesus n'a point une capacité infinie & qu'il veut mettre dans le corps de l'Eglise une infinité de beautez & d'ornemens; on a tout sujet de penser, qu'il y a dans cette ame sainte une suite continuelle de pensées & de desirs, par rapport au corps mystique qu'elle forme sans cesse.

XII.

Or ce sont ces desirs continuels de l'ame de Jesus, qui tendent à sanctifier son Eglise & à la rendre digne de la majesté de son Pére, que Dieu a établis causes occasionnelles de l'efficace des loix générales de la grace. Car la foi nous apprend que Dieu a donné

à son

à son Fils une puissance absoluë sur les hommes, en l'établissant Chef de son Eglise : & cela ne se peut concevoir, si les diverses volontez de Jesus Christ ne sont suivies de leurs effets. Car il est visible que je n'aurois aucune puissance sur mon bras, s'il se remuoit sans que je le voulusse, & si lorsque je voudrois le remuer, il demeuroit comme mort & sans mouvement.

XIII.

Jesus Christ a mérité cette souveraine puissance sur les hommes, & cette qualité de chef de l'Eglise, par le sacrifice qu'il a offert sur la terre; & il est entré Joa. 7. 39.
aprés sa resurrection en pleine possession de ce droit. C'est présentement qu'il est le Souverain Heb. 7. 25.
Prêtre des biens futurs, & que par Rom. 8. 34. 1. Joan. 2. 1.
 ses

ses divers desirs il prie sans cesse son Pére pour les hommes. Et comme ses desirs sont causes occasionnelles, ses priéres sont toûjours éxaucées: Son Pére ne luy refuse rien comme nous l'apprend l'Ecriture. Cependant il faut qu'il prie & qu'il desire pour obtenir. Par ce que les causes occasionnelles, physiques, naturelles,(car ces trois termes signifient ici la même chose,) n'ont point par elles-mêmes la puissance de rien faire, & que toutes les créatures,& Jesus Christ même consideré comme homme, ne sont d'elles mêmes que foiblesse & qu'impuissance.

XIV.

Jesus Christ ayant donc successivement diverses pensées, par rapport aux diverses dispositions dont

dont les ames en général ſont capables, ces diverſes penſées ſont accompagnées de certains deſirs par rapport à la ſanctification de ces ames. Or ces deſirs, étant cauſes occaſionnelles de la grace, elles doivent la répandre ſur les perſonnes en particulier dont les diſpoſitions ſont ſemblables à celle à laquelle l'ame de Jeſus penſe actuellement : & cette grace doit être d'autant plus forte & plus abondante, que ces deſirs de Jeſus ſont plus grands & plus durables.

XV.

Lors qu'une perſonne conſidére quelque partie de ſon corps, qui n'eſt point formée comme elle le doit être, il a naturellement certains deſirs par rapport à cette partie, & à l'uſage qu'il en veut faire pour vivre parmy

les hommes; & ces desirs sont suivis de certains mouvemens insensibles d'esprits animaux qui tendent à mettre cette partie dans la proportion ou dans la disposition où nous souhaitons qu'elle soit. Lorsque le corps est tout-à-fait formé, & que les chairs sont trop fermes, ces mouvemens ne peuvent rien changer dans la construction des parties: ils ne peuvent que leur donner certaines dispositions qu'on appelle habitudes corporelles. Mais lorsque le corps n'est pas entiérement formé, & que les chairs en sont extrêmement molles & delicates; non seulement ces mouvemens, qui accompagnent les desirs de l'ame, mettent dans le corps certaines dispositions particuliéres, ils peuvent même en chan-

changer la construction. Cela paroît assez dans les enfans qui sont dans le sein de leurs méres. Car non seulement ils sont émus comme elles des mêmes passions: ils reçoivent aussi sur leurs corps des marques de ces passions, desquelles marques les méres sont toûjours éxemtes.

XVI.

Le corps mystique de Jesus Christ n'est point encore * homme parfait, il ne le sera qu'à la fin des siecles: Jesus Christ le forme sans cesse. Car il est le chef dont les membres reçoivent l'accroissement par l'efficace de son influence, selon la mesure qui est propre à chacun d'eux,

* Donec occurramus omnes in virum perfectum in mensuram ætatis plenitudinis Christi. Eph. 4. 13.

Crescamus in illo per omnia qui est caput Christus, ex quo totum corpus compactum, & connexum per omnem juncturam subministrationis secundum operationem in mensuram uniuscujusque membri augmentum corporis facit in ædificationem sui in charitate. *Ibid.* v. 15. & 16.

d'eux, afin qu'il se forme & s'édifie par la charité. Ce sont des véritez que saint Paul nous a apprises. Or comme l'ame de Jesus n'a point d'autre action que les divers mouvemens de son cœur, il est nécessaire que ses desirs soient suivis de l'influence de la Grace qui seule peut former Jesus Christ en ses membres, & leur donner cette beauté & cette proportion qui doit être l'objet éternel de l'amour divin.

XVII.

Les divers mouvemens de l'ame de Jesus étant causes occasionnelles de la grace, on ne doit pas être surpris, si elle est quelquefois donnée à de grands pécheurs, ou à des personnes qui n'en font aucun usage. Car l'ame de Jesus pensant à élever un temple

ple d'une vaste étenduë & d'une beauté infinie, peut souhaiter que la grace soit donnée aux plus grands pécheurs : & si dans ce moment Jesus Christ pense actuellement aux avares, par éxemple, les avares recevront la grace. Ou bien Jesus Christ ayant besoin pour la construction de son Eglise d'esprits d'un certain caractére, qui d'ordinaire ne s'acquiert que par ceux qui souffrent de certaines persecutions, dont les passions des hommes sont les principes naturels ; en un mot Jesus Christ ayant besoin d'esprits de certains caractéres pour faire dans son Eglise certains effets, il peut en général s'appliquer à eux : & par cette application répandre sur eux la grace qui les sanctifie ; demême que

l'esprit d'un architecte pense en général aux pierres quarrées, par éxemple, lors que ces sortes de pierres sont actuellement nécessaires à son bâtiment.

XVIII.

Mais comme l'ame de Jesus Christ n'est point une cause générale, on a raison de penser qu'elle a souvent des desirs particuliers à l'égard de certaines personnes en particulier. Lorsque nous prétendons parler de Dieu, il ne faut point nous consulter nous mêmes, & le faire agir comme nous; il faut consulter l'idée de l'Etre infiniment parfait, & faire agir Dieu conformément à cette idée. Mais lorsque nous parlons de l'action de l'ame de Jesus, nous pouvons nous consulter nous mêmes, nous devons le

le faire agir comme agissent les causes particuliéres. Nous avons par éxemple, sujet de croire que la vocation de Saint Paul a été l'effet de l'efficace d'un desir particulier de Jesus Christ. Nous devons même regarder les desirs de l'ame de Jesus qui ont généralement rapport à tous les esprits d'un certain caractére comme des desirs particuliers, quoyqu'ils embrassent plusieurs personnes parce que ces desirs changent à tous momens comme ceux des causes particuliéres. Mais les loix générales par lesquelles Dieu agit sont toûjours les mêmes, parce que les volontez de Dieu doivent être fermes & constantes, à cause que sa sagesse est infinie.

XIX.

Les divers desirs de l'âme de

Jesus répandant la grace, on conçoit clairement d'où vient qu'elle ne se répand pas également sur tous les hommes, & qu'elle se répand sur les mêmes personnes plus abondamment en un temps qu'en un autre. Car l'ame de Jesus Christ ne pensant point en un même temps à tous les hommes, elle n'a point en un même temps tous les desirs dont elle est capable. De-sorte que Jesus Christ n'agit sur ses membres d'une maniére particuliére que par des influences successives. De-même que nôtre ame ne remuë pas en un même temps tous les muscles de nôtre corps : car les esprits animaux se répandent inégalement & successivement dans nos membres, selon les diverses impressions des objets, les divers mouve-
mens

mens de nos passions & les divers desirs que nous formons librement en nous.

XX.

Il est vray que tous les justes reçoivent sans cesse l'influence du chef qui leur donne la vie ; & que lorsqu'ils agissent par l'esprit de Jesus Christ ils méritent & reçoivent de nouvelles graces, sans qu'il soit nécessaire que l'ame de Jesus Christ ait quelques desirs particuliers qui en soient causes occasionnelles. Car, l'ordre qui veut que tout mérite soit récompensé, n'est point en Dieu une loi arbitraire, c'est une loy nécessaire, & qui ne dépend point d'aucune cause occasionnelle. Mais quoyque tel qui a fait une action méritoire, puisse en être récompensé, sans que l'ame de Jesus Christ ait

actuellement quelques desirs par rapport à lui : cependant il est certain qu'il n'a mérité la grace, que par la dignité & la sainteté de l'esprit que Jesus Christ lui a communiqué. Car les hommes ne sont agréables à Dieu & ne
Jea. 5, 4, 5. font rien de bien, qu'autant qu'ils sont unis à son fils par la charité.

## XXI.

Il faut encore avoüer que ceux qui observent les conseils de Jesus Christ, par l'estime qu'ils en font & par la crainte qu'ils ont des peines futures, sollicitent, pour ainsi dire par leur obeissance, la charité de J. Christ de penser à eux, quoiqu'ils n'agissent encore que par amour propre. Mais toutes leurs actions ne sont point causes occasionnelles, ni de la grace puisqu'elles n'en sont point infailli-
ble-

blement suivies, ni même des mouvemens de l'ame de J. Christ à leur égard, puisque ces mêmes mouvemens ne manquent jamais de la répandre. Ainsi il n'y a que les desirs de J. Christ qui ayent infailliblement leur effet comme causes occasionnelles : par ce que Dieu, ayant établi Jesus Christ chef de son Eglise, ce n'est que par lui qu'il doit répandre sur ses Elus la grace qui les sanctifie.

XXII.

Or l'on peut considérer en l'ame de Jesus Christ des desirs de deux sortes, des actuels passagers & particuliers, dont l'efficace ne dure que peu de temps : & des desirs stables & permanens, qui consistent dans une disposition ferme & constante de l'ame de Jesus Christ par rapport à certains effets

effets, qui tendent à l'exécution de son dessein en général.

Si nôtre ame par ses divers mouvemens communiquoit à nôtre corps tout ce qui lui est nécessaire pour le former & le faire croître, on pourroit y distinguer ces deux espéces de desir. Car ce seroit par des desirs actuels & passagers qu'elle répandroit dans les muscles du corps les esprits qui lui donnent une certaine disposition, par rapport aux objets présens ou aux pensées actuelles de l'esprit. Mais ce seroit par des desirs stables & permanens, qu'elle donneroit au cœur & aux poûmons les mouvemens naturels qui servent à la respiration & à la circulation du sang. Ce seroit encore par de semblables desirs, qu'elle digéreroit la nourriture,

&

& qu'elle la diſtribueroit à toutes les parties qui en ont beſoin : parce que cette ſorte d'action eſt en tout temps néceſſaire à la conſervation du corps.

XXIII.

C'eſt par des deſirs actuels paſſagers & particuliers de l'ame de Jeſus, que la grace ſe répand ſur des perſonnes qui n'y ſont point préparées, & d'une maniére qui a quelque choſe de ſingulier & d'extraordinaire. Mais c'eſt par des deſirs permanens qu'elle eſt donnée reguliérement à ceux qui reçoivent les ſacremens, avec les diſpoſitions néceſſaires. Car la grace que nous recevons par les ſacremens ne nous eſt point donnée préciſément à cauſe du mérite de nôtre action, quoique nous les recevions en grace : c'eſt à cau-

ſe des mérites de Jeſus Chriſt, qui nous ſont libéralement appliquez en conſéquence de ſes deſirs permanens. Nous recevons par les ſacremens beaucoup plus de grace que n'en mérite nôtre préparation : & il ſuffit même afin que nous en recevions quelqu'influence, que nous n'y mettions point d'empêchement. Mais c'eſt auſſi abuſer de ce qu'il y a de plus ſaint dans la Religion que de les recevoir indignement.

XXIV.

Entre les deſirs actuels & paſſagers de l'ame de Jeſus, il y en a certainement qui ſont plus durables & plus fréquens que les autres : Et la connoiſſance de ces deſirs eſt d'une extrême conſéquence pour la Morale. Sans doute Jeſus Chriſt penſe plus ſouvent à ceux

ceux qui obſervent ſes conſeils qu'aux autres hommes. Les mouvemens de charité qu'il a pour les fidéles, ſont plus fréquens & plus durables, que ceux qu'il a pour les libertins & pour les impies: Et comme tous les fidéles ne ſont pas également diſpoſez à entrer dans l'Egliſe des Prédeſtinez, les deſirs de l'ame de Jeſus ne ſont pas, à l'égard d'eux tous, également vifs, fréquens & durables.

l'Homme deſire avec plus d'ardeur les fruits qui ſont les plus propres à la nourriture de ſon corps: il penſe plus ſouvent au pain & au vin, qu'à des viandes d'une digeſtion difficile. Jeſus Chriſt, ayant deſſein de former ſon Egliſe, doit donc s'occuper davantage de ceux qui y peuvent plus facilement entrer, que de ceux

ceux qui en font extrémement éloignez.

Aussi l'Ecriture sainte nous enseigne que les humbles, les pauvres, les pénitens reçoivent de plus grandes graces que les autres hommes: par ce que ceux qui méprisent les honneurs, les richesses & les plaisirs, sont bien plus propres pour le Royaume de Dieu.

Ceux qui à l'exemple de Jesus Christ ont appris à être doux & humbles de cœur, trouveront le repos de leurs ames. Le joug de Jesus Christ qui est insupportable aux superbes, leur deviendra doux & léger par le secours de la grace. Car Dieu écoute les priéres des humbles, il les consolera, il les justifiera, il les sauvera, il les comblera de benedictions, mais il abbatra l'orgueil des superbes.

Bien-

Bienheureux les Pauvres d'esprit; car le Royaume du Ciel est à eux: Mais malheur aux Riches; car ils ont leur consolation dans ce monde. Qu'il est difficile s'écrie Jesus Christ que ceux qui ont beaucoup de bien entrent dans le Royaume de Dieu. Il est plus facile de faire passer un chameau par le trou d'une éguille. Cela ne se peut sans miracle.

Pour ceux qui comme David, humilient leurs ames par le jûne, changent leur vêtement en un sac, en un mot s'affligent à la vuë de leurs pechez & de la sainteté de Dieu, ils deviennent des objets dignes de la compassion de Jesus-Christ. Car Dieu ne méprisa jamais un cœur contrit & humilié. On desarme toûjours sa colere lors qu'on prend les interests de

Dieu

Dieu contre soi-même, & que l'on le vange.

Comme la volonté de Jesus Christ est entiérement conforme à l'ordre, duquel tous les hommes ont naturellement quelque idée, on pourroit encore découvrir par la Raison que l'âme de Jesus Christ a plus de pensées & de desirs par rapport à certaines personnes que par rapport à d'autres. Car l'ordre demande que Jesus Christ répande plus de graces sur ceux, par exemple, qui sont appellez aux ordres sacrez, ou sur ceux qui ont une vocation qui les engage par nécessité dans le commerce du monde; en un mot sur ceux qui font les principales parties dans le corps de l'Eglise militante, que sur ceux qui n'ont vuë sur personne, ou bien qui

qui s'engagent dans l'Etat Ecclesiastique, ou s'élévent au-dessus des autres par ambition ou par intéreſt. Car s'il eſt à propos que Jeſus Chriſt donne à ceux-ci des graces par rapport aux perſonnes qu'ils conduiſent, ils ne méritent pas qu'il leur en donne qui les ſanctifient dans l'état qu'ils ont choiſi par amour propre. Ils peuvent avoir le don de Prophétie ſans avoir celuy de la charité, ainſi que nous l'apprend l'Ecriture. 1 Cor. 13. 2.

XXVI.

Mais quoique l'on puiſſe découvrir par la lumiére de la Raiſon & par l'autorité des livres ſaints quelque choſe des divers deſirs de l'ame de Jeſus, cependant cet ordre & cette ſuite de deſirs qui accompliſſent la Prédeſtination des ſaints, & qui ne ten-

tendent qu'à honorer Dieu dans l'établiſſement de l'Egliſe, eſt un abîme impénétrable à l'eſprit humain. Car ſi ſaint Paul ne nous avoit appris que Dieu a voulu laiſſer envelopper tous les hommes dans l'incrédulité pour éxercer ſa miſéricorde envers tous, aurions nous jamais penſé qu'il falloit que les juifs tombaſſent dans l'aveuglement, non ſeulement afin que la multitude des nations entrât dans l'Egliſe, mais afin qu'ils reçuſſent eux mêmes miſéricorde à la fin des ſiécles. Le monde fûtur devant être un Ouvrage de pure miſéricorde, devant avoir une infinité d'ornemens dont nous n'avons point d'idée; puiſque la ſubſtance des eſprits nous eſt inconnuë, il eſt viſible que nous ne pouvons

preſ-

que rien découvrir dans les divers desirs de l'ame de Jesus, ces desirs ayant rapport à des desseins que nous ignorons. Ainsi dans la distribution que Dieu fait de ses graces, nous devons souvent nous écrier avec saint Paul : *O profondeur des trésors de la sagesse & de la science, que ses jugemens sont impénétrables & que ses voyes sont incomprehensibles ! Car qui a connu les desseins de Dieu & qui est entré dans le secret de ses conseils.*

XXVII.

Nous avons prouvé que les divers desirs de l'ame de Jesus sont les causes occasionnelles de la grace, & nous avons tâché de découvrir quelque chose de ces desirs. Voyons maintenant de quelle espéce de grace ils sont causes occasionnelles. Car bien-que

Jesus Christ soit cause méritoire de toutes les graces, il n'est pas nécessaire qu'il soit cause occasionnelle des graces de lumiére, & de certaines graces extérieures qui préparent à la conversion du cœur & qui ne peuvent l'opérer, car Jesus Christ est toujours cause occasionnelle ou nécessaire selon l'ordre établi de Dieu à l'égard de toutes les graces qui opérent le salut.

XXVIII.

Pour comprendre distinctement quelle est la grace que Jesus Christ comme Chef de l'Eglise répand dans ses membres, il faut sçavoir ce que c'est que la concupiscence, que le premier homme a communiquée à toute sa postérité. Car le second Adam est venu rémédier aux desordres dont

dont le premier étoit cauſe: Et il y a un tel rapport entre l'Adam pécheur & terreſtre, & l'Adam innocent & Céleſte, que ſaint Paul regarde le premier communiquant le peché à ſes enfans par ſa deſobeïſſance, comme la figure du ſecond répandant ſur les Chrêtiens par ſon obeïſſance la juſtice & la ſainteté.

Rom. 5. 14. 17. 18. 19. 1. Cor. 15. 48.

XXIX.

L'ordre veut que l'eſprit domine ſur le corps & qu'il ne ſoit point partagé malgré luy par tous ces ſentimens & par tous ces mouvemens qui l'appliquent aux objets ſenſibles. Auſſi le premier homme avant ſon péché étoit tellement Maître de ſes ſens & de ſes paſſions, qu'ils ſe taiſoient auſſi-tôt qu'il le ſouhaitoit: rien n'étoit capable de le dé-

détourner malgré luy de ſon devoir, & tous les plaiſirs qui préviennent maintenant la Raiſon, ne faiſoient que l'avertir avec reſpect & d'une maniére prompte & facile de ce qu'il devoit faire pour la conſervation de ſa vie. Mais aprés ſon péché il perdit tout d'un coup le pouvoir qu'il avoit ſur ſon corps. De-ſorte que, ne pouvant plus arrêter les mouvemens ni effacer les traces, que les objets ſenſibles produiſoient dans la partie principale de ſon cerveau, ſon ame ſe trouva par l'ordre de la Nature, & en punition de ſa desobeïſſance, miſérablement aſſujettie à la loy de la concupiſcence : à cette loy charnelle qui combat ſans ceſſe contre l'eſprit ; qui luy inſpire à tous momens l'amour des biens ſenſibles,

bles, & qui domine ſur luy par des paſſions ſi fortes & ſi vives, & en même temps ſi douces & ſi agréables, qu'il ne peut & qu'il ne veut pas même faire les efforts néceſſaires pour rompre les liens qui le captivent. Car la contagion du péché s'eſt répanduë ſur tous les enfans d'Adam par une ſuite infaillible de l'ordre de la Nature, ainſi que j'ay expliqué ailleurs.

XXX.

Le cœur de l'Homme eſt toûjours l'eſclave du plaiſir; & lorſque la Raiſon nous apprend qu'il n'eſt pas à propos d'en joüir, nous ne l'évitons que pour le retrouver plus doux ou plus ſolide. Nous ſacrifions volontiers les petits plaiſirs aux plus grands: mais l'impreſſion invincible, que

nous avons pour nôtre bonheur, ne nous permet pas de nous priver toute nôtre vie de la douceur qu'on goûte, lorſqu'on ſe laiſſe aller à ſes paſſions.

XXXI.

Il eſt certain que le plaiſir rend heureux celuy qui en joüit, du moins dans le temps qu'il en joüit. Ainſi les hommes étant faits pour être heureux, le plaiſir donne toûjours le branle à leur volonté, & la met ſans ceſſe en mouvement vers l'objet qui le cauſe ou qui ſemble le cauſer. Il faut dire le contraire de la douleur. Or la concupiſcence ne conſiſte que dans une ſuite continuelle de ſentimens & de mouvemens qui préviennent la Raiſon, & qui n'y ſont point ſoumis: de plaiſirs, qui paroiſſant ſe répandre

vers

vers nous des objets qui nous environnent, nous en inſpirent l'amour : de douleurs, qui rendant l'exercice de la vertu dur & pénible nous en donnent de l'horreur. Il falloit donc que le ſecond Adam pour remédier aux deſordres du premier produiſiſt en nous des plaiſirs & des horreurs contraires à celles de la concupiſcence, des plaiſirs, par rapport aux vrais-biens, & des horreurs ou des dégouts par rapport aux biens ſenſibles. Ainſi la grace dont Jeſus Chriſt eſt cauſe occaſionnelle & qu'il répand ſans ceſſe en nous comme Chef de l'Egliſe, n'eſt point la grace de lumiére, quoyqu'il nous ait mérité cette grace, & qu'il nous la puiſſe quelquefois communiquer ainſi que je diray bien-tôt : c'eſt la gra-

ce de ſentiment. C'eſt la délectation prévenante qui produit & qui entretient la charité dans nos cœurs, car le plaiſir produit & entretient naturellement l'amour des objets qui le cauſent ou qui ſemblent le cauſer. C'eſt auſſi l'horreur qui ſe répand quelquefois ſur les objets ſenſibles, laquelle nous en donne de l'averſion, & nous met en état de ſuivre nôtre lumiére dans les mouvemens de nôtre amour.

## XXXII.

Il falloit oppoſer la grace de ſentiment à la concupiſcence, plaiſir à plaiſir, horreur à horreur, afin que l'influence de Jeſus Chriſt fût directement oppoſée à l'influen-

Factus eſt primus homo Adam in animam viventem novissimus Adam in ſpiritum vivificantem &c. Qualis terrenus tales & terreni, & qualis cœleſtis, tales & cœleſtes. 1 Cor. 15.

fluence du premier homme. Il falloit que le remede fût contraire au mal pour le guérir. Car la grace de lumiére ne peut guérir un cœur blessé par le plaisir: il faut ou que ce plaisir cesse, ou qu'un autre succéde. Le plaisir est le poids de l'ame: elle se panche naturellement avec lui: les plaisirs sensibles l'abbaissent vers la terre. Il faut, afin qu'elle puisse se déterminer par elle même ou que ces plaisirs se dissipent, ou que la délectation de la grace la reléve vers le ciel, & la mette à peu prés dans l'équilibre. C'est ainsi que l'homme nouveau peut combattre contre le vieil homme, que l'influence de nôtre chef résiste aux influences de nôtre Pere, que J. Christ surmonte en nous tous nos ennemis domestiques.

Comme l'homme n'avoit point de concupiſcence avant ſon péché, il ne devoit point être porté à l'amour du vray bien par la délectation prévenante. Il connoiſſoit clairement que Dieu étoit ſon bien ; il n'eſtoit pas néceſſaire qu'il le ſentît. Il ne devoit pas être attiré par le plaiſir à aimer celuy que rien n'empêchoit d'aimer, & qu'il connoiſſoit parfaitement digne de ſon amour : mais aprés le péché la grace de la délectation luy a été néceſſaire pour contrebalancer l'effort continuel de la concupiſcence. Ainſi la lumiére eſt la grace du Créateur : la délectation eſt la grace du Réparateur. La lumiére eſt communiquée par Jeſus Chriſt, comme ſageſſe éternelle : la delectation eſt donnée de Jeſus Chriſt

Christ comme sagesse incarnée. La lumiere dans son Origine n'étoit que la Nature : la délectation a toujours été pure grace. La lumiére aprés le peché ne nous est accordée, qu'à cause des mérites de Jesus Christ : la délectation nous est donnée à cause des mérites & par l'efficace de la puissance de Jesus Christ. Enfin la lumiére se répand dans nos esprits selon nos diverses volontez, & nos diverses applications, comme je l'expliqueray bientôt, mais la délectation de la grace ne se répand dans nos cœurs, que selon les divers desirs de l'ame de Jesus Christ.

XXXIII.

Il est vray que le plaisir produit la lumiére, parce que l'ame donne plus d'attention aux ob-

jets dont elle reçoit plus de plaisir. Comme la plufpart des hommes méprifent ou négligent les véritez de la Religion, à caufe que ces véritez abftraites ne les touchent point, on peut dire que la délectation de la grace les inftruit: parce que leur rendant fenfibles ces grandes véritez, ils les apprennent plus facilement par l'attention qu'ils y apportent.
1 Joa. 2. 27. C'eft pour cela que faint Jean dit que l'onction qu'on reçoit de Jefus Chrift enfeigne toutes chofes, & que ceux qui ont reçu cette onction n'ont befoin de perfonne pour les inftruire.

XXXIV.

Néanmoins on doit prendre garde que cette onction ne produit point par elle même la lumiére: elle excite feulement nôtre

tre attention, qui eſt cauſe naturelle ou occaſionnelle de nos connoiſſances. Auſſi voyons-nous que ceux, qui ont le plus de charité, n'ont pas toujours le plus de lumiéres. Comme tous les hommes ne ſont pas également capables d'attention, la meſme onction n'inſtruit pas également tous ceux qui la reçoivent. Ainſi, bien que la lumiére puiſſe ſe répandre dans l'ame par une *infuſion* ſurnaturelle, & que ſouvent la charité la produiſe; néanmoins on doit ſouvent regarder cette eſpece de grace comme un effet naturel: par ce que la charité meſme ne produit ordinairement la lumiére dans les eſprits, qu'à proportion qu'elle porte l'ame à deſirer la connoiſſance de ce qu'elle aime. Car en-

fin les divers desirs de l'ame sont causes naturelles ou occasionnelles des découvertes que nous faisons sur quelque sujet que ce puisse être. Mais il faut que j'explique cecy plus au long dans la Seconde partie de ce discours.

## SECONDE PARTIE.

### *De la Grace du Créateur.*

### XXXV.

Je ne sçay que deux principes qui determinent directement & par eux mêmes les mouvemens de nôtre amour : la lumiére & le plaisir. La lumiére qui nous découvre nos divers biens : le plaisir qui nous les fait goûter. Mais il y a bien de la différence entre la lumiére & le plaisir. La lumiére nous laisse entiérement

à nous

à nous-mesmes: elle ne fait aucun effort sur nôtre liberté : elle ne nous porte point efficacement à aimer, elle ne produit point en nous d'amour naturel ou nécessaire, elle fait seulement que nous nous portons nous mesmes, que nous aimons d'un amour de choix les objets qu'elle nous découvre, ou, ce qui est la même chose, elle fait que nous déterminons vers des biens particuliers l'impression générale d'amour que Dieu met sans cesse en nous. Mais le plaisir détermine efficacement nôtre volonté: il nous transporte pour ainsi dire vers l'objet qui le cause ou qui semble le causer: il produit en nous un amour naturel & nécessaire: il diminuë nôtre liberté: il partage nôtre Raison, & ne nous laisse point en-

entiérement à nous mêmes. Une attention mediocre au sentiment intérieur, que nous avons de ce qui se passe en nous pourra nous convaincre de ces différences.

Ainsi, comme l'homme avant le peché étoit libre d'une parfaite liberté; comme il n'avoit point de concupiscence qui l'empêchât de suivre sa lumiére dans les mouvemens de son amour; & qu'il connoissoit clairement que Dieu est infiniment digne d'être aimé : il ne devoit point être déterminé par la délectation prévenante, comme j'ay déja dit, ou par d'autres graces de sentiment qui eussent diminué son mérite, & qui l'eussent porté à aimer comme par Instinct le bien qu'il ne devoit aimer que par Raison. Mais depuis le peché, ou-

outre la lumiére, la grace de ſentiment luy a été néceſſaire, pour réſiſter aux mouvemens de la concupiſcence. Car l'homme, voulant invinciblement être heureux, il n'eſt pas poſſible qu'il ſacrifie ſans ceſſe ſon plaiſir à ſa lumiére; ſon plaiſir qui le rend actuellement heureux & qui ſubſiſte en luy malgré même toute ſa réſiſtance, à ſa lumiére qui ne ſubſiſte que par l'application pénible de l'eſprit, qui ſe diſſipe à la préſence du moindre plaiſir actuel, & qui enfin ne promet de bonheur ſolide qu'aprés la mort, laquelle paroît à l'imagination comme un anéantiſſement véritable.

La lumiére eſt donc dûë à l'homme pour ſe conduire dans la recherche du bien : elle eſt de l'or-

l'ordre naturel : elle ne ſuppoſe ni la corruption, ni la reparation de la Nature. Mais le plaiſir qui a rapport au vrai bien eſt pure grace. Car naturellement le vrai bien ne devroit s'aimer que par Raiſon. Ainſi les cauſes occaſionnelles des graces de ſentiment ſe doivent trouver en Jeſus Chriſt, par ce qu'il eſt l'Auteur de la Grace. Mais les cauſes occaſionnelles de la lumiére ſe doivent ordinairement rencontrer dans l'ordre de la Nature, par ce que la lumiére eſt la grace du Créateur. Tâchons de découvrir ces cauſes.

XXXVI.

Je ne vois dans l'ordre établi de la Nature que deux cauſes occaſionnelles, qui répandent la lumiére dans les eſprits, & qui

qui déterminent ainſi les loix générales de la grace du Créateur. L'une qui eſt en nous, & qui dépend en quelque ſorte de nous : l'autre qui ſe rencontre dans le rapport que nous avons avec tout ce qui nous environne. La prémiére n'eſt autre choſe que les divers mouvemens de nos volontez. La ſeconde eſt la rencontre des objets ſenſibles qui agiſſent ſur nôtre eſprit en conſéquence des loix de l'union de nôtre ame avec nôtre corps.

XXXVII.

Le ſentiment intérieur, que nous avons de nous mêmes, nous apprend que l'amour de la lumiére la produit, & que l'attention de l'eſprit eſt la priére naturelle par laquelle nous obtenons que Dieu nous éclaire : car tous

ceux, qui s'appliquent à la vérité; la découvrent à proportion de leur application. Et si nôtre priére n'étoit point interrompuë, si nôtre attention n'étoit point troublée, si nous avions quelqu'idée de ce que nous demandons, si nous demandions avec la persévérance nécessaire, nous ne manquerions jamais d'obtenir, autant que nous sommes capables de recevoir. Mais nos priéres sont sans cesse interrompuës, si elles ne sont intéressées: nos sens & nôtre imagination jettent le trouble & la confusion dans toutes nos idées: & quoyque la vérité, que nous consultons, réponde à nos demandes, le bruit confus de nos passions nous empêche d'entendre ses réponses, ou nous en fait

fait perdre incontinent le ſouvenir.

XXXVIII.

Si l'on conſidére que l'homme avant le péché étoit animé de la Charité, qu'il avoit en lui même tout ce qui lui étoit néceſſaire pour perſéverer dans la juſtice, & qu'il devoit par ſa perſévérance & par ſon application mériter ſa récompenſe, on comprendra ſans peine que les divers deſirs de ſon cœur devoient étre établis cauſes occaſionnelles de la lumiére qui ſe répandoit dans ſon eſprit : autrement ſa diſtraction n'eût point été volontaire, ni ſon attention méritoire. Or la Nature quoyque corrompuë, n'eſt point détruite : Dieu n'a point ceſſé de vouloir ce qu'il a voulu : Les mémes loix ſubſiſtent. Ainſi

nos diverſes volontez ſont encore aujourd'hui cauſes occaſionnelles ou naturelles de la préſence des idées à nôtre eſprit. Mais parce que l'union de l'ame avec le corps s'eſt changée en dépendance par une ſuite néceſſaire du péché, & de l'immutabilité de la volonté de Dieu, ainſi que j'ay expliqué ailleurs ; nôtre corps trouble maintenant nos idées & parle ſi haut en faveur des biens qui le regardent, que l'eſprit n'interroge que rarement & n'écoute qu'avec diſtraction la vérité intérieure.

## XXXIX.

L'experience nous apprend encore à tous momens, que le commerce que nous avons avec les perſonnes éclairées eſt capable de nous inſtruire, en excitant nô-

nôtre attention : que les predications, la lecture, la conversation, mille incidens de toutes espéces peuvent réveiller en nous quelques idées, & nous inspirer même de bons sentimens. La mort d'un ami est sans doute capable de nous faire penser à la mort, si quelque grande passion ne nous occupe. Et lorsqu'un Prédicateur, qui a de grands talens naturels, entreprend de demontrer une vérité tres-simple & d'en convaincre les autres ; il faut demeurer d'accord qu'il peut en persuader ses Auditeurs, & même remuer leur conscience, leur donner de la crainte & de l'espérance, & exciter en eux quelques autres passions, qui les mettent en état de moins résister à l'efficace de la grace de Jesus Christ.

Les

Les hommes étant faits pour vivre en société les uns avec les autres, il falloit bien qu'ils puſſent ſe communiquer mutuellement leurs penſées & leurs mouvemens. Il falloit qu'ils fuſſent unis par l'eſprit comme ils l'étoient par le corps, & que parlant par la voix aux oreilles & par l'Ecriture aux yeux, ils répandiſſent dans les eſprits attentifs la lumiére & l'intelligence.

XL.

Or la lumiére, de quelque maniére qu'elle ſe produiſe en nous ſoit que nos deſirs particuliers ou que des rencontres fortuites en ſoient cauſes occaſionnelles, elle ſe peut appeller grace principalement lorſqu'elle a beaucoup de rapport au ſalut: quoyqu'elle ne ſoit qu'une ſuite de

de l'ordre de la Nature par ce que depuis le péché, Dieu ne nous doit rien, & que tout ce que nous avons de bien, Jesus Christ nous l'a mérité : car nôtre être même ne subsiste que par Jesus Christ. Mais cette espéce de grace quoyque méritée par Jesus Christ, n'est pas la grace de Jesus Christ. C'est la grace du Créateur. Parce que Jesus Christ n'en est pas d'ordinaire la cause occasionnelle, & qu'il en faut chercher la cause dans l'ordre de la Nature.

XLI.

Il y a encore bien d'autres effets naturels, qu'on pourroit avec raison regarder comme des graces. Par éxemple deux personnes ont dans le même temps deux desirs de curiosité bien différens. L'un veut aller à l'Opera, &

l'autre entendre un prédicateur, qui fait bruit dans le monde. S'ils ſatisfont leur curioſité, celui, qui ira à l'Opera, trouvera des objets tels, que ſelon la diſpoſition préſente de ſon eſprit ils exciteront en lui des paſſions qui le perdront. L'autre au-contraire trouvera dans le prédicateur tant de lumiére & tant de force, que la grace de la converſion lui étant donnée en ce moment, elle ſera tres-efficace. Cela ſuppoſé: qu'une pluie ſurvienne, ou quelque autre accident qui les arrête chez eux. Cette pluie eſt ſans doute un effet naturel, puiſqu'elle dépend des loix naturelles de la communication des mouvemens. Cependant on peut dire que c'eſt une grace, à l'égard de celui dont elle empêche la perte

& que c'eſt une punition à l'égard de celui dont elle empêche la converſion.

XLII.

Comme la grace eſt jointe avec la nature, tous les mouvemens de nôtre ame & de nôtre corps ont quelque rapport au ſalut. Tel eſt ſauvé pour avoir, en état de grace, fait un pas qui lui a fait heureuſement caſſer la tête. Et tel eſt damné pour avoir en certain temps évité malheureuſement les ruines d'une maiſon prête à l'accabler. Nous ne ſçavons point ce qui nous eſt avantageux : mais nous ſçavons bien qu'il n'y a rien de ſi indifférent par luy-même, qu'il n'ait quelque rapport à nôtre ſalut, à cauſe du mélange & de la combinaiſon des effets, qui dépendent des loix générales de

la nature, avec ceux qui dépendent des loix générales de la grace.

## XLIII.

Comme donc la lumiére nous découvre le vray bien, les moyens de l'obtenir, nos devoirs envers Dieu, en un mot les voyes que nous devons ſuivre, comme elle ſuffit même à l'égard de ceux qui ſont animez de la Charité, pour leur faire faire le bien, pour leur faire mériter de nouvelles graces, pour leur faire vaincre certaines tentations, ainſi que j'expliquerai ailleurs : je croi qu'on peut legitimement l'appeller du nom de grace, quoique J. Chriſt n'en ſoit que la cauſe méritoire. Et comme les graces extérieures qui n'agiſſent point immédiatement dans l'eſprit, entrent

trent néanmoins dans l'ordre de la Prédestination des saints ; je les regarde encore comme des graces véritables. En un mot je croi qu'on peut donner le nom de grace à tous les effets naturels, lorsqu'ils ont rapport au salut, qu'ils servent à la grace de Jesus Christ ; & qu'ils ôtent quelques empêchemens à son efficace. Si cependant on n'y consent pas, je n'ai pas dessein de disputer sur des mots.

## XLIV.

Toutes ces sortes de graces si l'on veut bien leur laisser ce nom, étant des graces du Créateur ; les loix générales de ces graces sont les loix générales de la Nature. Car il faut prendre garde que le péché n'a pas détruit la Nature quoiqu'il l'ait corrompuë. Les

loix générales des communications des mouvemens ſont toûjours les mêmes: & celles de l'union de l'ame & du corps ne ſont changées, qu'en cela ſeulement, que ce qui n'étoit qu'union à l'égard de nôtre eſprit, s'eſt changé en dépendance pour des Raiſons que j'ai dites ailleurs. Car nous ſommes maintenant dépendans du corps auquel nous étions ſeulement unis.

XLV.

Or les loix de la Nature ſont toûjours tres-ſimples & tres générales. Car Dieu n'agit point par des volontez particuliéres, ſi ce n'eſt que l'ordre demande un miracle. J'ai ſuffiſamment prouvé cette vérité dans le premier diſcours. Ainſi lorsqu'une pierre tombe ſur la tête d'un homme

de

de bien & le delivre de la vie, elle tombe en conſéquence des loix des mouvemens : ce n'eſt point à cauſe que cet homme eſt juſte, & que Dieu le veut actuellement récompenſer. Lorſqu'un accident pareil écraſe un pécheur : ce n'eſt point par ce que Dieu le veut actuellement punir. Car Dieu veut au-contraire ſauver tous les hommes: mais il ne doit pas changer la ſimplicité de ſes loix pour ſuſpendre la punition d'un criminel. De-même, lorſque la lumiére ſe répand dans nôtre eſprit, c'eſt que nous avons les deſirs qui en ſont les cauſes occaſionnelles ou naturelles: c'eſt que nous écoutons quelque perſonne éclairée & que nôtre cerveau eſt diſpoſé à recevoir les impreſſions de celui qui nous parle. Ce

n'eſt point que Dieu ait à nôtre égard de volonté particuliére: mais c'eſt qu'il ſuit les loix générales de la Nature qu'il s'eſt impoſées. Je ne vois rien de myſtérieux dans la diſtribution de ces ſortes de graces, & je ne m'arrête pas à tirer les conſéquences qui ſuivent de ces véritez.

XLVI.

Il faut prendre garde que Jeſus Chriſt, qui eſt ſeulement cauſe méritoire des biens que Dieu nous donne ſelon l'ordre de la nature, eſt quelquefois cauſe occaſionnelle de la grace de lumiére, auſſi-bien que de celle de ſentiment. Je croi néanmoins que cela eſt tres-rare, parce qu'en effet cela n'eſt pas néceſſaire. Jeſus Chriſt fait autant qu'il eſt poſſible ſervir la nature à la grace. Car ou-

outre que la Raiſon nous apprend
que l'ordre le veut ainſi, à cauſe
que cette voye eſt la plus ſimple:
cela paroît aſſez par la conduite
qu'il a tenuë ſur la terre, & par
l'ordre qu'il a établi & qu'il con-
ſerve encore dans l'Egliſe. Jeſus
Chriſt s'eſt ſervi de la parole
pour éclairer le monde, & il a Luc. 10. 1.
même envoyé ſes diſciples deux
à deux pour préparer les peuples
à le recevoir. Il a établi des apô-
tres, des Prophetes, des Evange- Eph. 4. 11, 12.
liſtes, des Docteurs, des Evêques
des Prêtres, pour travailler à l'E-
difice de l'Egliſe. N'eſt-ce pas là
faire ſervir la nature à la grace,
& répandre la lumiére de la foy
dans les eſprits par les voyes les
plus ſimples & les plus naturel-
les? En effet Jeſus Chriſt ſur la
terre ne devoit pas éclairer les

hommes par des volontez particuliéres, puiſqu'il pouvoit les inſtruire comme vérité intérieure & comme ſageſſe éternelle par les loix tres-ſimples & tres-fécondes de la Nature.

XLVII.

Ce qui parôit de plus caché dans l'ordre que Dieu a ſuivi pour établir ſon Egliſe, c'eſt ſans doute le temps, le lieu & les autres circonſtances de l'Incarnation de ſon fils, & de la Prédication de l'Evangile. Car pourquoy falloit-il que Jeſus Chriſt ſe fiſt homme quatre mille ans aprés la création du monde, lui pour qui le monde avoit été créé? Pourquoy devoit-il naître parmi les Juifs, lui qui devoit réprouver cette malheureuſe nation? Pourquoy choiſir d'être fils de David, lorſ-

lorsque la maison de David n'a-voit plus d'éclat, & ne pas choi-sir d'être fils des Empereurs, qui ont commandé à toute la terre, lui qui étoit venu pour convertir & pour éclairer toute la terre? Elire pour ses Apôtres & pour ses Disciples des personnes grossiéres & ignorantes prêcher aux habitans de Bethsaïde & de Co-rozaïn, qui demeurent dans leur incredulité, & laisser là Tyr & Sidon, qui eussent été convertis, si l'on leur eût fait la même grace, empêcher saint Paul d'annoncer la parole de Dieu en Asie, & lui ordonner de passer en Macedoi-ne. Mille autres circonstances qui ont accompagné la Prédication de l'Evangile, sont sans doute des mystéres dont il n'est pas possible de donner des Raisons

claires & évidentes. Ce n'eſt pas auſſi mon deſſein. Je veux ſeulement établir quelques principes qui pourront donner quelque jour à ces difficultez & à de ſemblables, ou du-moins qui pourront faire comprendre qu'on n'en peut rien conclure contre ce que j'ay dit juſques ici de l'ordre de la nature & de la grace.

XLVIII.

Il eſt certain que les effets naturels ſe combinent & ſe mêlent en une infinité de maniéres avec les effets de la grace, & que l'ordre de la nature augmente ou diminuë l'efficace ou les effets de l'ordre de la grace; ſelon les diverſes maniéres dont ces deux ordres ſe mêlent l'un avec l'autre. La mort qui ſelon les loix générales de la Nature, ſurvient en cer-

certain temps à un bon ou à un méchant Prince, à un bon ou à un méchant Evêque, cause beaucoup de bien ou de mal dans l'Eglise : parce que de semblables accidens mettent une tres-grande variété dans la suite des effets, qui dépendent de l'ordre de la grace. Or Dieu veut sauver tous les hommes par les voyes les plus simples. Donc l'on peut & l'on doit même dire en général, qu'il a choisi le temps, le lieu, les maniéres qui dans la suite des temps, & selon les loix générales de la nature & de la grace, devoient, toutes choses égales, faire entrer dans l'Eglise un plus grand nombre de prédestinez. Dieu fait tout pour sa gloire. Donc de toutes les combinaisons possibles de la nature & de la gra-

ce, il a choisi, par l'étenduë infinie de ses connoissances, celle qui devoit former l'Eglise la plus parfaite, & la plus digne de sa grandeur & de sa sagesse.

XLIX.

Il me semble que cela suffit déja pour répondre à toutes les difficultez qu'on peut former sur les circonstances de nos mystéres. Car si l'on dit que Jesus Christ devoit naître d'un Empereur Romain, & faire ses miracles dans la capitale du monde, afin que l'Evangile, se répandît avec plus de facilité dans les païs les plus éloignez; il n'y a qu'à répondre hardiment, que quoyqu'en pensent les hommes, cette combinaison de la nature avec la grace n'eût pas été aussi digne de la sagesse de Dieu que celle

le qu'il a choisie. Je veux que la Religion se fût d'abord répanduë avec plus de facilité : mais son établissement n'eût pas été si Divin, ni si extraordinaire, & par conséquent son établissement n'eût pas été une preuve invincible de sa solidité & de sa vérité. Ainsi selon cette combinaison, la Religion seroit peut-être maintenant, ou détruite ou moins répanduë dans le monde. Deplus, lorsqu'on dit, que Dieu agit par les voyes les plus simples, on suppose toûjours égalité dans le reste, & principalement dans la gloire qui doit revenir à Dieu de son Ouvrage. Or l'Eglise n'eût pas été si parfaite ni si digne de la grandeur & de la sainteté de Dieu, si elle eût été formée avec tant de facilité. Car la beauté de

la Hierusalem céleste, consistant dans les diverses récompenses duës aux divers combats des Chrétiens; il falloit que les Martyrs versassent leur sang, aussi-bien que Jesus Christ, pour entrer en possession de la gloire qu'ils possédent. En un mot ce principe que de toutes les combinaisons infinies des ordres de la nature & de la grace, Dieu a choisi celle qui devoit produire l'effet le plus digne de sa grandeur & de sa sagesse suffit pour répondre en général à toutes les difficultez qu'on peut faire sur les circonstances de nos mysteres. De même que pour justifier les ordres de la nature & de la grace en eux-mêmes, il suffit de sçavoir que Dieu étant infiniment sage, il ne forme ses desseins que sur un rap-

rapport admirable de ſageſſe & de fécondité, qu'il découvre dans les voyes capables de l'éxecuter, ainſi que j'ai expliqué dans le premier diſcours.

L.

Comme la plus-part des hommes jugent de Dieu par rapport à eux, ils s'imaginent qu'il forme d'abord un deſſein, & qu'enſuite il conſulte ſa ſageſſe ſur les moyens de l'éxécuter. Car nos volontez préviennent à tous momens nôtre Raiſon, & nos deſſeins ne ſont preſque jamais parfaitement raiſonnables. Mais Dieu ne ſe conduit pas comme les hommes. Voici comme il agit, ſi j'ai bien conſulté l'idée de l'Etre infiniment parfait. Dieu connoît par la lumiére infinie de ſa ſageſſe tous les Ouvrages poſſibles,

bles, & en même temps toutes les voyes de produire chacun d'eux. Il voit tous les rapports des moyens avec leur fin. Il compare toutes choses d'une vuë éternelle, immuable, néceſſaire; & par la comparaiſon qu'il fait des rapports de ſageſſe & de fecondité, qu'il découvre entre les deſſeins & les voyes de les éxécuter, il forme librement un deſſein. Mais le deſſein étant formé, il choiſit néceſſairement les voyes générales qui ſont les plus dignes de ſa ſageſſe, de ſa grandeur & de ſa bonté: Car comme il ne forme ſon deſſein, que par la connoiſſance qu'il a des voyes de l'éxécuter, le choix du deſſein renferme le choix des voyes.

L I.

Lorſque je dis que Dieu forme

me librement ſon deſſein, je n'entens pas qu'il puiſſe en choiſir un autre qui ſoit moins digne de ſa ſageſſe, en rejettant celui qui en eſt le plus digne. Car, ſuppoſé que Dieu veuille produire au dehors un Ouvrage digne de lui il n'eſt point indifférent dans le choix, il doit produire le plus parfait qui ſoit poſſible, par rapport à la ſimplicité des voyes par leſquelles il agit. Il ſe doit cela à lui-même de ſuivre les régles de ſa ſageſſe, il doit toûjours agir de la maniére la plus ſage & la plus parfaite. Mais je dis que Dieu forme librement ſon deſſein. Parce qu'il n'aime invinciblement & néceſſairement que ſa propre ſubſtance. Ni l'incarnation du verbe, ni à plus forte raiſon la Création du monde ne ſont point

point émanations néceſſaires de ſa nature. Dieu ſe ſuffit pleinement à lui même : Car l'Etre infiniment parfait ſe peut concevoir ſeul, & ſans rapport néceſſaire à aucune des Créatures.

LII.

Comme Dieu s'aime néceſſairement, il ſuit auſſi néceſſairement les régles de ſa ſageſſe. Mais comme les Créatures ne ſont point partie de ſon Etre, il ſe ſuffit tellement à lui même, que rien ne l'oblige à les produire, il eſt tres-indifférent ou tres-libre à leur égard. Et c'eſt pour cela qu'il a fait le monde dans le temps : Car cette circonſtance fait bien voir que les Créatures ne ſont point des émanations néceſſaires de la Divinité, & qu'elles ſont eſſentiellement dépen-

dan-

dantes d'une volonté libre du Créateur.

## LIII.

Voici néanmoins une objection qui frappe d'abord l'esprit. S'il étoit vrai que Dieu suivît nécessairement les régles de sa sagesse, le monde ne seroit point crée dans le temps. Car ou le monde est digne de Dieu, ou il en est indigne. S'il est mieux que le monde soit tiré du néant il doit être éternel: & s'il est mieux qu'il demeure dans le néant, il ne devoit point en être tiré. Donc Dieu n'est point obligé de s'arrêter aux régles, que sa sagesse lui prescrit, puisque le monde a été créé dans le temps.

Mais la réponse à cette objection n'est pas bien difficile. Il est mieux que le monde soit que de

de n'être pas : mais il ſeroit mieux qu'il ne fût point du tout que d'être éternel. Il faut que la Créature porte le caractere eſſentiel de la dépendance. Si les Eſprits étoient éternels, ils auroient quelque ſujet de ſe conſidérer comme des Dieux ou des Etres néceſſaires, ou du moins comme capables de contribuer à la grandeur ou à la félicité de Dieu, s'imaginant qu'il n'auroit pu ſe paſſer de les produire : elles pourroient meſme ſe comparer en quelque maniére aux perſonnes divines, ſe croyant produites comme elles par une émanation néceſſaire. Ainſi Dieu a dû ſelon les regles de ſa ſageſſe laiſſer aux Créatures la marque de leur dépendance : les aſſurant néanmoins, qu'il ne les a point faites

pour

pour les annéantir, & qu'étant ferme dans ses desseins, à cause que sa sagesse n'a point de bornes, elles subsisteront éternellement.

LIV.

On peut encore pousser la difficulté en cette maniére. Dieu suit nécessairement les régles de sa sagesse il fait nécessairement ce qui est le mieux. Or du moins il étoit mieux que le monde fût crée dans le temps, que de ne l'être point du tout; Certainement il étoit à propos, selon les régles de la sagesse de Dieu, que le monde fût produit dans les circonstances selon lesquelles Dieu l'a produit. Donc la Création du monde dans le temps est absolument nécessaire, Dieu n'est point libre à son égard, il n'a pu s'em-

s'empêcher de la produite dans le temps.

Pour résoudre cette difficulté, il faut prendre garde, que bien que Dieu suive les régles que sa sagesse lui prescrit, il ne fait pas néanmoins nécessairement ce qui est le mieux : parce qu'étant Maître de son action, il peut ne rien faire. Agir, & ne pas suivre éxactement les régles de la sagesse, c'est un defaut. Ainsi supposé que Dieu agisse, il agit nécessairement de la maniére la plus sage, qui se puisse concevoir. Mais être libre dans la production du monde, c'est une marque d'abondance, de plénitude, & de suffisance à soi-même. Il est mieux que le monde soit que de n'être pas, l'Incarnation de Jesus Christ rend l'ouvrage de Dieu digne de son

ſon Autheur. J'y conſens. Mais comme Dieu eſt eſſentiellement heureux & parfait, comme il n'y a que lui qui ſoit bien à ſon égard, ou la cauſe de ſa perfection & de ſon bonheur, il n'aime invinciblement que ſa propre ſubſtance; & tout ce qui eſt hors de Dieu doit être produit par une action éternelle & immuable à la vérité, mais qui ne tire ſa néceſſité que de la ſuppoſition des decrets divins.

LV.

Voici encore un autre principe dont j'ay déja parlé qui peut donner quelque jour difficultez qu'on peut former ſur les circonſtances de l'Incarnation de Jeſus Chriſt & de la Création du monde. La Raiſon & l'autorité des livres ſaints nous apprennent que le premier & le principal des

desseins de Dieu c'est l'établissement de son Eglise en Jesus Christ. Le monde présent n'est pas créé pour demeurer tel qu'il est: le mensonge & l'erreur, les injustices & les desordres que nous y voyons, nous font assez comprendre qu'il doit finir. Le monde futur où habiteront la vérité & la justice, est cette terre que Dieu a posée sur des fondemens inébranlables; & qui, étant l'objet de l'amour Divin, subsistera éternellement. Dieu n'a crée ce monde visible, que pour en former peu à peu cette ville invisible, dont Saint Jean nous apprend tant de merveilles: & comme Jesus Christ en fera la principale beauté, Dieu a toûjours eu Jesus Christ en vuë dans la production de son Ouvrage.

Il a tout fait pour l'homme, & par rapport à l'homme comme nous l'apprend l'Ecriture : mais cet homme ſelon Saint Paul, pour lequel Dieu a tout fait, c'eſt Jeſus Chriſt. C'eſt pour apprendre aux hommes, qu'ils ſont créez & qu'ils ne ſubſiſtent qu'en Jeſus Chriſt. C'eſt pour les lier étroitement à J. Chriſt, c'eſt pour les porter à ſe rendre ſemblables à J. Chriſt, que Dieu a figuré Jeſus Chriſt & ſon Egliſe dans les principales de ſes Créatures. Car il faut que Dieu trouve Jeſus Chriſt dans tout ſon ouvrage, afin que cet ouvrage ſoit l'objet de ſon amour, & digne de l'action par laquelle il le produit aux Heb. 1.

LVI.

Si l'on conſidére la maniére dont l'Ecriture ſainte nous rap-

porte que le premier homme a été crée, comment sa femme a été formée de sa chair & de ses Os, son amour pour elle, & les circonstances mêmes de leur péché ; on jugera sans doute que Dieu pensoit au second Adam lorsqu'il formoit le premier : qu'il considéroit le Pére du siécle futur en créant le Pere du monde présent ; & que du premier homme & de la premiere femme, il vouloit faire des figures expresses de Jesus Christ & de son Eglise. Saint Paul ne nous permet pas de douter de cette vérité, lorsqu'il nous assure que nous sommes formez des Os & de la chair de Jesus Christ, que nous sommes ses membres, & que le mariage d'Adam & d'Eve, est la figure de Jesus Christ & de son Eglise.

1 Cor. 12. 27. Eph. 5. 30. &c.

LVII.

LVII.

Dieu pouvoit peut-être former les hommes & les animaux par des voyes aussi simples qu'est la génération ordinaire. Mais comme cette maniére figuroit Jesus Christ & l'Eglise ; comme elle portoit le caractére du principal des desseins de Dieu, comme elle representoit, pour ainsi dire, le fils bien aimé à son Pere, ce fils en qui seul tout l'ouvrage de la Création subsiste, Dieu a dû la préferer à toutes les autres : afin de nous apprendre aussi par là ; que comme les beautez intelligibles consistent dans le rapport qu'elles ont avec la sagesse Eternelle, les beautez sensibles doivent en une maniére qui nous est fort peu connuë, avoir quelque rapport avec la vérité incarnée.

## LVIII.

Il y a ſans doute bien des rapports entre les principales des Créatures & Jeſus Chriſt qui en eſt le modele & la fin. Car tout eſt plein de Jeſus Chriſt, tout l'exprime & le figure, autant que la ſimplicité des loix de la nature le peut permettre. Mais je n'oſerois ſur cela entrer dans quelque détail. Car, outre que j'apprehende de me tromper, & que je ne connois pas aſſez ni la nature ni la grace, ni le monde préſent, ni le monde futur, pour en découvrir les rapports : je ſçai que l'imagination des hommes eſt ſi railleuſe & ſi délicate, qu'on ne peut par la Raiſon les conduire à Dieu, & beaucoup moins à Jeſus-Chriſt, ſans les fatiguer, ou ſans exciter leur raillerie. La pluſpart des

des Chrêtiens ſont accoûtumez à une Philoſophie, qui aime mieux recourir à des fictions auſſi extravagantes que celles des poëtes, que de recourir à Dieu: & il y en a quelques-uns qui connoiſſent ſi peu Jeſus Chriſt, qu'on paſſeroit peut-être dans leur eſprit pour viſionnaire, ſi, diſant les mêmes choſes que ſaint Paul, on n'en citoit pas les paroles. Car c'eſt plûtôt ce grand nom qui les arrête que la vuë de la vérité. L'autorité de l'Ecriture les empêche de blaſphemer contre ce qu'ils ignorent: mais, comme ils la conſultent peu, elle ne peut pas les éclairer beaucoup.

LIX.

Il eſt certain que le peuple Juif étoit la figure de l'Egliſe, & que les plus ſaints & les plus remar-

quables d'entre les Roys, les Prophetes & les Patriarches de ce peuple, repreſentoient le vray Meſſie nôtre Sauveur J. Chriſt. On ne peut nier cette vérité ſans ſapper les fondemens de la Religion Chrêtienne & ſans faire paſſer le plus ſçavant des Apôtres pour le plus ignorant des hommes. J. Chriſt n'étant point encore, il devoit du moins être figuré. Car il devoit être attendu, il devoit être deſiré, il devoit répandre par ſes figures quelqu'eſpece de beauté dans l'univers pour le rendre agréable à ſon Pére. Ainſi il falloit qu'il fût en quelque maniére auſſi ancien que le monde, il falloit qu'il mourût incontinent aprés le péché en la perſonne d'Abel : *Agnus occiſus ab origine mundi* ; *principium & finis* ; *Alpha &*

*& Omega; heri & hodie; est, erat, venturus est:* Ce sont les qualitez que saint Jean donne au Sauveur des hommes;

LX.

Or supposé que Jésus Christ dût estre figuré, il étoit nécessaire qu'il le fût principalement par ses Ancestres, & que leur Histoire dictée par le saint Esprit, se conservât dans tous les temps, afin que l'on pût encore maintenant comparer Jesus Christ avec ses figures, & le reconnoître pour le vray Messie. De toutes les nations de la terre, Dieu aimant davantage celle qui avoit plus de rapport avec son fils, les Juifs devoient estre les Péres de Jesus Christ selon la chair, puis qu'ils avoient été les figures de son fils les plus vives & les plus expresses.

LXI.

Mais si l'on pousse la difficulté jusqu'à demander la raison du choix que Dieu a fait des Juifs pour estre les figures principales de Jesus Christ; je croi pouvoir & devoir assurer, premiérement que Dieu agissant toûjours par les voyes les plus simples, & découvrant dans les trésors infinis de sa sagesse toutes les combinaisons de la Nature avec la grace, il a choisi celle qui devoit rendre l'Eglise la plus ample la plus parfaite, la plus digne de sa grandeur & de sa sainteté, ainsi que j'ay déja dit. En second lieu je croi devoir répondre, que Dieu prévoyant que ce qui devoit arriver au peuple Juif par une suite nécessaire des loix naturelles, auroit plus de rapport au dessein qu'il

qu'il avoit de figurer Jesus Christ & son Eglise, que tout ce qui devoit arriver aux autres nations; il a été plus à propos qu'il choisist ce peuple que tout autre. Car enfin la Prédestination à la Loy n'est pas semblable à la Prêdestination à la Grace: & quoyqu'il n'y ait rien dans la Nature qui puisse obliger Dieu à répandre sa grace également sur tout un peuple, il me semble que la Nature peut mériter la Loy dans le sens que je l'entens ici.

LXII.

Il est vray que tout ce qui est arrivé aux Juifs, qui a figuré Jesus Christ, n'a pas été une suite nécessaire de l'ordre de la Nature : il a fallu des miracles pour rendre les Juifs des figures vives & expresses de l'Eglise. Mais la

Nature a du moins fourni le fond & la matiére ; peut-étre a-t-elle fourni les principaux traits en plusieurs rencontres : les miracles ont fini le reste. Mais nulle autre nation n'auroit été si propre pour un dessein si juste & si achevé.

LXIII.

Il me semble qu'on est obligé de penser que Dieu ayant une sagesse qui prévoit toutes les suites de tous les ordres possibles & de toutes leurs combinaisons ; il ne fait jamais de miracles, lorsque la Nature suffit : & qu'ainsi il a dû choisir la combinaison des effets naturels, qui lui épargnant pour ainsi dire des miracles, éxécute néanmoins tres-fidélement ses desseins.

Par éxemple, il est nécessaire que tout péché soit puni ; mais il

ne

ne l'eſt pas toujours en ce monde. Suppoſé néanmoins qu'il ait été à propos pour la gloire de Jeſus Chriſt & pour l'établiſſement de la Religion, que les Juifs fuſſent punis à la face de toute la terre du crime qu'ils avoient commis en faiſant mourir le Sauveur : il étoit à propos que Jeſus Chriſt vint au monde à peu-prés vers le Régne d'Herode, ſuppoſé que ſelon la ſuite néceſſaire de l'ordre de la Nature, ce peuple dût ſe diviſer environ vers ce temps, que les guerres civiles & les ſeditions continuelles duſſent l'affoiblir, & qu'enfin les Romains duſſent le perdre & le diſſiper aprés la deſtruction totale de leur ville & de leur Temple. Il eſt vrai qu'il ſemble qu'il y ait eu quelque choſe d'extraordinaire

dans la désolation des Juifs. Mais comme il y a plus de sagesse à Dieu de produire des effets si surprenans par les loix tres-simples & tres-générales de la Nature, que par des volontez particuliéres, qui sont toujours des miracles; je ne sçay si l'on doit en cette occasion recourir au miracle, pour moi je n'en dispute pas ici. C'est un fait dont il n'est pas facile ni aussi fort nécessaire de s'éclaircir. Je ne donne cèt éxemple que pour faire quelque application de mes principes & pour les faire plus facilement comprendre.

Il me semble que ce que j'ai dit jusques ici de la Nature & de la Grace suffit pour satisfaire toutes les personnes équitables & modérées sur un nombre infini de dif-

difficultez, qui ne troublent l'esprit que de ceux, qui veulent juger de Dieu par eux-mêmes. Car si l'on consulte fidélement l'idée d'un Etre infiniment parfait, d'une cause générale, d'une sagesse infinie, & si l'on consent aux principes que j'ai établis conformément à cette idée; je croi qu'on ne sera point surpris ou choqué de la conduite de Dieu, & qu'au lieu de la condamner ou d'en murmurer, on ne pourra s'empêcher de l'admirer & de l'adorer.

DE

# DE
# LA NATURE
# ET
# DE LA GRACE.

*Troiſiéme Diſcours.*

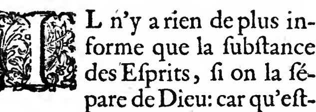
De la maniére dont elle agit en nous.

---

## Premiére Partie.

*De la Liberté.*

### I.



L n'y a rien de plus informe que la ſubſtance des Eſprits, ſi on la ſépare de Dieu: car qu'eſt-ce qu'un eſprit ſans intelligence & ſans raiſon, ſans mouvement & ſans amour? Cependant c'eſt le

le verbe & la sagesse de Dieu, qui est la Raison universelle des esprits; & c'est l'amour par lequel Dieu s'aime, qui donne à l'ame tout le mouvement qu'elle a vers le bien. L'esprit ne peut connoître la vérité que par l'union Naturelle & nécessaire avec la vérité même: Il ne peut être raisonnable que par la Raison: enfin il ne peut en un sens être esprit, & intelligence, que parce que sa propre substance est éclairée, pénétrée, perfectionnée par la lumiére de Dieu mesme. J'ay expliqué ailleurs ces véritez. De-mesme la substance de l'ame n'est capable d'aimer le bien, que par l'union naturelle & nécessaire avec l'amour éternel & substanciel du souverain bien : elle n'avance vers le bien qu'autant que Dieu la tran-

transſporte : elle n'eſt volonté que par le mouvement que Dieu lui imprime ſans ceſſe : elle ne vit, que par la charité, elle ne veut que par l'amour du bien dont Dieu lui fait part, quoiqu'elle en abuſe. Car enfin, comme Dieu ne fait & ne conſerve les eſprits que pour lui, il les porte vers lui tant qu'il leur conſerve l'être : il leur communique l'amour du bien, autant qu'ils en ſont capables. Or ce mouvement naturel & continuel de l'ame vers le bien en général, vers le bien indéterminé vers Dieu, c'eſt ce que j'appelle ici *volonté* : par ce que c'eſt ce mouvement qui rend la ſubſtance de l'ame capable d'aimer différens biens.

II.

Ce mouvement naturel de l'ame

l'ame vers le bien en général est invincible, car il ne dépend point de nous de vouloir être heureux. Nous aimons nécessairement ce que nous connoissons clairement, & ce que nous sentons vivement être le vrai bien. Tous les esprits aiment Dieu par la nécessité de leur nature, & s'ils aiment autre chose que Dieu par le choix libre de leur volonté, ce n'est pas qu'ils ne cherchent Dieu, ou la cause de leur bonheur; mais c'est qu'ils se trompent. C'est que sentant confusément que les corps qui les environnent, les rendent heureux, ils les regardent comme des biens, &, par une suite ordinaire & naturelle, ils les aiment & s'y unissent.

III.

Mais l'amour de tous ces biens particuliers n'est point naturellement invincible. L'homme, considéré tel que Dieu l'a fait, peut s'empêcher d'aimer les biens qui ne remplissent pas toute la capacité qu'il a d'aimer. Comme il y a un bien qui renferme tous les autres, l'homme peut sacrifier à l'amour de ce bien tous les autres amours : car Dieu n'ayant fait les esprits que pour lui il ne peut pas les porter invinciblement à aimer autre chose que lui, & sans rapport à lui. Enfin le sentiment intérieur que nous avons de nous mêmes nous apprend que nous pouvons rejetter un fruit, quoyque nous soyons portez à le prendre. Or ce pouvoir d'aimer ou de ne pas aimer des biens particu-

culiers, la *non invincibilité* qui ſe rencontre dans le mouvement qui porte les eſprits à aimer ce qui ne leur paroît point en tout ſens renfermer tous les biens. Ce pouvoir, cette *non-invincibilité* c'eſt ce que j'appelle *liberté.* Ainſi en mettant la définition en la place du défini, cette expreſſion, *nôtre Volonté eſt libre*, ſignifie que le mouvement naturel de l'ame vers le bien en général, n'eſt point invincible à l'égard du bien en particulier. On attache encore au mot de libre l'idée de volontaire, mais dans la ſuite je ne prendrai ce mot qu'au ſens que je viens de marquer, parce que c'eſt le plus naturel & le plus ordinaire.

IV.

Le mot de bien eſt équivoque, il

il peut ſignifier ou le plaiſir qui rend formellement heureux, ou la cauſe du plaiſir vraye ou apparente. Dans ce diſcours je prendrai toujours le mot de bien dans le ſecond ſens : parce qu'en effet le plaiſir eſt imprimé en l'ame, afin qu'elle aime la cauſe qui la rend heureuſe, afin qu'elle ſe tranſporte vers elle par le mouvement de ſon amour, & qu'elle s'y uniſſe étroitement pour être continuellement heureuſe. Lorſque l'ame n'aime que ſon plaiſir, elle n'aime effectivement rien de diſtingué d'elle-même : Car le plaiſir n'eſt qu'un état ou une modification de l'ame, qui la rend actuellement heureuſe & contente. Or comme l'ame ne peut être à elle meſme la cauſe de ſon bonheur, elle eſt injuſte, elle eſt in-

ingrate, elle eſt aveugle, ſi elle aime ſon plaiſir, ſans rendre l'amour & le reſpect qui eſt dû à la véritable cauſe qui le produit en elle. Comme il n'y a que Dieu qui puiſſe agir en l'ame immédiatement & par lui-même, & lui faire ſentir du plaiſir par l'efficace actuelle de ſa volonté toute puiſſante; il n'y a que lui qui ſoit véritablement bien. J'appelle néanmoins du nom de bien, les Créatures qui ſont cauſes apparentes des plaiſirs que nous ſentons à leur occaſion. Car je ne veux point m'éloigner de l'uſage ordinaire de parler, qu'autant que cela m'eſt néceſſaire pour m'expliquer clairement. Toutes les Créatures, quoyque bonnes en elles-mêmes ou parfaites par rapport aux deſſeins de Dieu, ne
ſont

ſont point bonnes par rapport à nous : elles ne ſont point nôtre bien, elles ne ſont point la véritable cauſe de nôtre plaiſir ou de nôtre bonheur.

V.

Le mouvement naturel que Dieu imprime ſans ceſſe en l'ame pour la porter à l'aimer, ou, pour me ſervir d'un terme qui abrége pluſieurs idées, & qui ne doit plus être équivoque ni confus aprés la définition que j'en viens de donner, la *volonté* eſt déterminée vers les biens particuliers, ou par une connoiſſance claire & évidente, ou par un ſentiment confus qui nous montre ces biens. Si l'eſprit ne voit ou ne goûte quelque bien particulier, le mouvement de l'ame demeure comme indéterminé ; il tend vers le

le bien en général. Mais ce mouvement reçoit une détermination particuliere aussi-tôt que l'esprit a l'idée ou le sentiment de quelque bien particulier. Car l'ame étant incessamment poussée vers le bien indéterminé, elle doit se mouvoir dés que le bien paroît.

VI.

Or lorsque le bien, qui est présenté à l'esprit & aux sens, ne remplit point ces deux facultez: lorsqu'il est reconnu sous l'idée de bien particulier, de bien qui ne renferme point tous les biens; & lorsqu'il est goûté par un sentiment qui ne remplit pas toute la capacité de l'ame, elle peut desirer encore la vuë & la jouïssance de quelqu'autre bien: elle peut suspendre le jugement de son a-

mour : elle peut ne se point reposer dans la jouissance actuelle : elle peut par ses desirs chercher quelqu'objet nouveau. Et comme ses desirs sont causes occasionnelles de ses lumiéres, elle peut par l'union naturelle & nécessaire de tous les esprits avec celui, qui renferme les idées de tous les biens, découvrir le vrai bien, & dans le vrai bien beaucoup d'autres biens particuliers, différens de celui qu'elle voyoit & qu'elle goûtoit auparavant. Ainsi ayant quelque connoissance du vuide & de la vanité des biens sensibles; donnant attention aux reproches secrets de sa Raison, aux remords de sa conscience, aux plaintes & aux menaces du vray bien, qui ne veut pas qu'on le sacrifie à des biens apparens & imaginaires; elle

elle peut, par le mouvement, que Dieu imprime sans cesse en elle, pour la porter vers le bien en général, vers le souverain bien c'est-à-dire vers lui, s'arrêter dans sa course vers quelque bien que ce soit. Elle peut résister aux attraits sensibles, chercher & trouver d'autres objets, les comparer entre eux, & avec l'idée ineffaçable du souverain bien, & n'en aimer aucun d'un amour déterminé: Et si ce souverain bien se fait un peu gouter, elle peut le préférer à des biens particuliers; quoyque la douceur qu'ils paroissent répandre dans l'ame, soit fort grande & fort agréable. Il faut expliquer plus au long ces véritez.

VII.

L'ame est poussée sans cesse

vers le bien en général : elle desire de posseder tous les biens : elle ne veut jamais borner son amour : il n'y a point de bien qui lui paroisse tel, qu'elle refuse d'aimer. Donc lorsqu'elle jouit actuellement d'un bien particulier, elle a encore du mouvement pour aller plus loin : elle desire encore autre chose par l'impression naturelle & invincible que Dieu met en elle ; & pour changer son amour ou pour le partager, il suffit de lui présenter un autre bien, que celui dont elle joüit, & de lui en faire goûter la douceur. Or l'ame peut ordinairement chercher & découvrir de nouveaux biens. Elle peut même s'en approcher & en joüir. Car enfin ses desirs sont causes naturelles ou occasionnelles de ses connois-
san-

ſances : les objets ſe découvrent à elle & s'approchent d'elle à proportion qu'elle ſouhaite de les connoître. Un ambitieux qui conſidére l'éclat d'une dignité peut auſſi penſer à la ſervitude, à la contrainte aux maux réels qui accompagnent les grandeurs humaines. Il peut tout conter, tout peſer, tout comparer, ſi ſa paſſion ne l'aveugle. Car j'avouë qu'il y a des momens où la paſſion ôte entiérement à l'eſprit ſa liberté, & qu'elle la diminuë toûjours. Ainſi, comme une dignité ſi grande qu'elle paroiſſe, ne paſſe point dans l'eſprit d'un homme parfaitement libre & parfaitement raiſonnable pour le bien univerſel & infini, & que la volonté s'étend généralement à tous les biens ; cet homme parfaitement libre, &

parfaitement raiſonnable peut en chercher & en trouver d'autres, puiſqu'il peut en deſirer, car ce ſont ſes deſirs qui les lui découvrent & les lui préſentent. Il peut enſuite les examiner, & les comparer avec celui dont il jouït. Mais parce qu'il ne peut rencontrer ſur la terre que des biens particuliers, il peut & il doit ici bas examiner, & chercher ſans ceſſe ſans ſe repoſer. Ou plûtôt, afin qu'il ne prenne pas le change à tous momens, il doit négliger généralement tous les biens qui paſſent & ne deſirer que les biens immuables & éternels.

VIII.

Cependant, comme l'on n'aime point à chercher, mais à joüir: comme le travail de l'examen eſt maintenant tres-pénible, & que

que le repos & la jouiſſance ſont toûjours tres-agréables ; l'ame ſe repoſe ordinairement dés qu'elle a trouvé quelque bien : elle s'arrête à lui pour en joüir : elle ſe trompe elle-même, parce qu'en ſe trompant, & en jugeant qu'elle a trouvé ce qu'elle cherche, ſon deſir ſe change en plaiſir, & que le plaiſir la rend plus heureuſe que le deſir. Mais ſon bonheur ne peut pas durer long-temps. Son plaiſir étant mal fondé, injuſte, trompeur, il la trouble & l'inquiéte incontinent ; parce qu'elle veut être véritablement & ſolidement heureuſe. Ainſi l'amour naturel du bien la réveille, & produit en elle de nouveaux deſirs. Ces deſirs confus repréſentent de nouveaux objets. Comme elle aime le plai-

ſir, elle court aprés ceux qui le répandent, ou qui ſemblent le répandre; & comme elle aime le repos elle s'arrête à eux. Elle n'éxamine point d'abord les défauts du bien préſent; lorſqu'il la previent de ſa douceur : elle le conſidére plûtôt par le bel endroit : elle s'applique à ce qui la charme : elle ne penſe qu'à en joüir. Mais, plus elle en jouït, plus elle l'aime, plus elle s'en approche, plus elle le conſidére. Or plus, elle le conſidére plus elle decouvre en lui de défauts : & comme elle veut être véritablement heureuſe, elle ne peut ſe tromper pour toûjours. Lorſqu'elle eſt altérée, affamée, laſſée de chercher, elle s'enyvre d'abord, & ſe remplit du premier bien qu'el-

qu'elle rencontre : mais elle se dégoûte bien-tôt d'une nourriture, pour laquelle l'homme n'est pas fait. Ainsi l'amour du vrai bien excite encore en elle de nouveaux desirs pour de nouveaux biens. Et prenant sans cesse le change, toute sa vie & tout son bonheur sur la terre ne consiste, que dans une circulation continuelle de pensées, de desirs, de plaisirs. Telle est une ame qui ne fait nul usage de sa liberté, qui se laisse conduire au hazard par le mouvement qui la transporte, & par la rencontre fortuite des objets qui la déterminent. Mais cet état est celui d'un homme, qui a l'esprit si foible, qu'il prend à tous momens le faux bien pour le vrai ; & qui a le cœur si corrompû, qu'il

ſe vend & ſe livre aveuglément à tout ce qui le touche, au bien qui lui fait ſentir actuellement les plaiſirs les plus doux & les plus agréables.

IX.

Mais un homme parfaitement libre, tel que nous concevons Adam immédiatement aprés ſa Création, connoît clairement qu'il n'y a que Dieu qui ſoit ſon bien, ou la cauſe véritable des plaiſirs dont il jouït. Quoiqu'il ſente de la douceur par l'approche des corps qui l'environnent, il ne les aime point : il n'aime que Dieu, & ſi Dieu lui deffend de s'unir aux corps, il eſt prêt à les abandonner, quelque plaiſir qu'il y trouve. Il ne veut s'arrêter que dans la jouïſſance du ſouverain bien : il veut lui ſacrifier

tous les autres ; & quelque desir qu'il ait d'être heureux, ou de jouïr des plaisirs, nul plaisir n'est plus fort que sa lumiere. Ce n'est pas que les plaisirs ne puissent l'aveugler, troubler sa Raison, & remplir la capacité qu'il a de penser : car l'esprit étant fini tout plaisir est capable de le partager & de le distraire. Mais c'est que les plaisirs étant soumis à ses volontez, il n'a garde de s'en laisser enyvrer. Parce que le seul plaisir invincible, c'est celui des bienheureux, ou celui que le premier homme eût trouvé en Dieu, si Dieu l'eût voulu prévenir & empêcher sa chute : non seulement parce que ce plaisir remplit toutes les facultez de l'ame, sans troubler la Raison, ou la porter à l'amour d'un faux bien ; mais

encore parce que rien ne s'oppose à la jouissance de ce plaisir, ni le desir de la perfection ni celui de la felicité. Car lorsqu'on aime Dieu, on est parfait : lorsqu'on en jouït, on est heureux : & lorsqu'on l'aime avec plaisir, on est heureux & parfait tout ensemble. Ainsi la liberté la plus parfaite est celle des esprits, qui peuvent en tout temps surmonter les plus grands plaisirs : c'est celle des esprits à l'égard desquels nul mouvement vers les biens particuliers n'est jamais invincible : c'est celle de l'homme avant le péché, avant que la concupiscence troublât son esprit, & corrompît son cœur. Et la liberté la plus imparfaite est celle d'un esprit à l'égard duquel tout mouvement vers un bien particulier, si petit

qu'il

qu'il paroiſſe, eſt invincible dans toutes ſortes de circonſtances.

Or entre ces deux ſortes de libertez, il y en a de plus & de moins parfaites d'une infinité de degrez : c'eſt à quoy l'on ne prend point aſſez garde. On s'imagine ordinairement que la liberté eſt égale dans tous les hommes, & que c'eſt une faculté eſſentielle aux eſprits, la nature de laquelle demeure toujours la même, quoyque ſon action varie ſelon les divers objets. Car on ſuppoſe ſans reflexion une parfaite égalité dans toutes les choſes, où l'on ne remarque pas ſenſiblement d'inégalité. On ſe ſoulage l'eſprit, on le délivre de toute application, lorſqu'on donne à toutes choſes une forme abſtraite, dont l'eſſence conſiſte dans une eſpéce d'in-

d'indivisible. Mais on se trompe, la liberté n'est point une faculté telle qu'on se l'imagine. Il n'y a pas deux personnes également libres à l'égard des mesmes objets. Les enfans le sont moins que les hommes, qui ont tout-à-fait l'usage de leur Raison : & il n'y a pas mesme deux hommes qui aient la Raison également éclairée, également ferme & assurée à l'égard des mesmes objets. Ceux qui ont des passions violentes, & qui ne sont point accoûtumez à y résister, sont moins libres que ceux qui les ont généreusement combattuës, & qui sont naturellement modérez ; & il n'y a pas deux hommes également modérez, également sensibles pour les mesmes objets, & qui aient également combattu pour la conser-

ſervation de leur liberté. Il y a meſme des perſonnes tellement venduës au péché, qu'ils y réſiſtent moins, & qu'ils penſent moins à y réſiſter, lorſqu'ils veillent, que des gens de bien lors qu'ils dorment : parce que ſelon la parole de la vérité, celui qui fait le péché en devient l'eſclave : *qui facit peccatum ſervus eſt peccati.*

XI.

Il eſt vrai que ſelon l'inſtitution de la Nature, tous les hommes ſons également libres : car Dieu ne pouſſe point invinciblement les eſprits à aimer aucun bien particulier. Mais la concupiſcence corrompt le cœur & la Raiſon ; & l'homme ayant perdu le pouvoir d'effacer les traces des plaiſirs ſenſibles & d'arrêter les mouvemens de ſa concupiſcence.

Cet-

Cette liberté, égale dans tous les hommes s'ils n'eussent point péché, est devenuë inégale selon les différens degrez de leur lumiére, & selon que la concupiscence agit diversement en eux. Car la concupiscence mesme, qui est égale dans tous les hommes, en ce qu'ils ont tous perdu le pouvoir qu'ils avoient sur leurs corps, est inégale en mille maniéres, à cause des diversitez qui se rencontrent dans la conformation du corps, dans l'abondance & le mouvement des esprits, & dans les rapports & les liaisons presqu'infinies qui s'établissent par le commerce du monde.

XII.

Pour comprendre encore plus distinctement l'inégalité qui se rencontre dans la liberté de différen-

rentes perſonnes, il faut prendre garde, que tout homme parfaitement raiſonnable, parfaitement libre, & qui veut eſtre véritablement heureux, peut & doit à la préſence de quelqu'objet que ce ſoit qui luy fait ſentir du plaiſir, ſuſpendre ſon amour, & éxaminer avec ſoin, ſi cet objet eſt le vrai bien; ou ſi le mouvement, qui le porte vers cet objet, s'accorde éxactement avec celui qui le porte vers le vrai bien. Autrement il aimeroit par Inſtinct & non point par Raiſon: & s'il ne pouvoit pas ſuſpendre le jugement de ſon amour, avant que d'avoir éxaminé, il ne ſeroit pas parfaitement libre. Que s'il reconnoît clairement que cet objet qui lui fait ſentir du plaiſir, ſoit véritablement bien à ſon égard;

& ſi

& si l'évidence jointe au sentiment est telle, qu'il ne puisse plus suspendre son jugement, alors quoyque parfaitement libre, il ne l'est plus à l'égard de ce bien : il l'aime invinciblement, à cause que le plaisir s'accorde avec la lumiére. Mais comme il n'y a que Dieu qui puisse agir en nous ou qui soit nôtre bien ; comme le mouvement qui nous porte vers les Créatures ne s'accorde point avec celui qui nous porte vers Dieu : tout homme parfaitement raisonnable, & parfaitement libre peut & doit s'empécher de juger que les objets sensibles soient des biens. Il peut & doit suspendre le jugement qui régle, ou qui doit régler son amour : car il ne peut jamais voir avec évidence, que les biens sensibles soient de vrais


biens,

biens, puiſqu'on ne peut jamais voir avec évidence ce qui n'eſt pas.

## XIII.

Ce pouvoir de ſuſpendre le jugement qui régle actuellement l'amour, ce pouvoir qui eſt le principe de nôtre liberté, & par lequel les plaiſirs ne ſont pas toûjours invincibles, eſt beaucoup diminué depuis le péché, quoyqu'il ne ſoit pas anéanti. Et afin d'avoir actuellement ce pouvoir, dans le temps qu'un objet nous tente, il eſt néceſſaire outre quelqu'amour de l'ordre, d'avoir l'eſprit préſent, ou d'être ſenſible aux remords de la conſcience, car un enfant ou un homme endormi n'a point actuellement ce pouvoir. Mais tous les hommes ne ſont pas également éclairez, l'eſprit

ſprit des pécheurs eſt rempli de ténébres. Les conſciences ne ſont pas également tendres, le cœur des pécheurs eſt endurci. L'amour de l'ordre, les graces actuelles ſont inégales dans tous les hommes. Tous les hommes ne ſont donc point également libres: ils n'ont point un pouvoir égal de ſuſpendre leur jugement: le plaiſir les détermine & les emporte les uns plûtôt que les autres. Tel peut ſuſpendre ſon jugement ou arrêter ſon conſentement, lorſqu'un objet préſent lui fait ſentir un plaiſir tres-vif & tres-ſenſible: & tel a l'eſprit ſi petit, & le cœur ſi corrompu, qu'à ſon égard, le moindre plaiſir eſt invincible, & le moindre mal inſupportable. Comme il n'a pas de coûtume de combattre contre les attraits ſenſi-

ſibles, il eſt tellement diſpoſé, qu'il ne penſera pas ſeulement à y réſiſter. Ainſi il n'a pas alors le pouvoir de ſuſpendre ſon conſentement, puiſqu'il n'a pas ſeulement le pouvoir d'y faire réflexion: il reſſemble à l'égard de cet objet, à un homme qui dort ou qui a perdu l'eſprit.

XIV.

Plus la Raiſon eſt affoiblie plus l'ame devient ſenſible, & juge promptement & fauſſement des biens & des maux ſenſibles. Lorſqu'un homme eſt aſſoupi, ſi une feuille le pique ou même le chatouille, il ſe réveille en ſurſaut, effrayé, comme ſi un ſerpent le mordoit. Il apperçoit ce petit mal, & en juge, comme du plus grand des maux: il lui paroît inſupportable. Sa Raiſon étant af-

foi-

foiblie par l'aſſoupiſſement, il ne peut ſuſpendre ſon jugement: les plus petits biens & les plus petits maux ſont preſque toujours invincibles à ſon égard. Ce ſont les ſens qui agiſſent en lui, & les ſens jugent promptement : cela doit être ainſi pour bien des raiſons. Lorſque la Raiſon eſt moins affoiblie, les petits plaiſirs ne ſont pas invincibles, ni les plus petits maux inſupportables : l'on ne va point toûjours où l'on trouve plus de plaiſir. Car il y a des plaiſirs ſi petits qu'ils ſont mépriſables à la Raiſon, qui a toûjours quelqu'amour de l'ordre. L'on n'eſt point ſi fort effrayé à la préſence des petits maux : on ſe réſout par éxemple à la ſaignée, & & on la ſouffre, on ne juge point ſi promptement, on éxamine ; & plus

plus la Raison est forte, plus elle peut suspendre malgré les attraits & les frayeurs sensibles. Or il n'y a rien de plus certain, que, quoyque tous les hommes participent à la même Raison, ils n'y participent pas également, que tous ne sont point également sensibles; du-moins à l'égard des mêmes objets; qu'ils ne sont également bien nez, également bien élevez, également secourus de la Grace de Jesus Christ, & qu'ainsi ils ne sont pas tous également libres, ou capables de suspendre le jugement de leur amour à l'égard des mêmes objets.

XV.

Or il faut prendre garde que le principal devoir des esprits, c'est de conserver & d'augmenter leur liberté: parce que c'est par le bon

usage qu'ils en peuvent faire, qu'ils peuvent mériter leur bonheur, s'ils sont secourus par la grace de Jesus Christ, & diminuer du moins leur malheur, s'ils sont abandonnez à eux-mêmes. Ce qui affoiblit nôtre liberté, ou ce qui rend invincibles à nôtre égard la plupart des plaisirs, c'est que la lumiéré de nôtre Raison s'est obscurcie, & que nous avons perdu le pouvoir que nous devions avoir sur nôtre corps. Il faut donc instruire sa Raison par des méditations continuelles: il faut considérer ses devoirs pour les remplir, & ses foiblesses pour avoir recours à celui qui est toute nôtre force. Et comme nous avons perdu le pouvoir d'arrêter les impressions qui se font dans le corps, à la présence des objets,
&

& qui corrompent ensuite l'esprit & le cœur, nous devons fuir ces objets: nous devons nous servir du pouvoir qui nous reste. Nous devons veiller sans cesse à la pureté de nôtre imagination; & travailler même de toutes nos forces à effacer les traces que les faux biens y impriment, puisque ces traces excitent en nous des desirs qui partagent nôtre esprit & diminuent nôtre liberté. C'est de cette sorte qu'un homme dont la liberté est presque annéantie, à l'égard duquel tous les plaisirs, quelque petits qu'ils soient, sont invincibles, peut acquerir une force & une liberté telle, qu'il ne le cedera pas aux plus grandes ames, les secours étant supposez égaux. Car, du-moins dans le temps que ces plaisirs ne le solli-

citent point au mal, il peut chercher à les éviter: il peut se fortifier par quelque raison, qui soit capable de contre-balancer par des plaisirs futurs, des plaisirs dont il ne joüit point actuellement. Car, comme il n'y a personne qui n'ait quelqu'amour de l'ordre, il n'y a point d'homme qui ne puisse vaincre un plaisir foible & léger par une raison forte & solide. Enfin il n'y a personne qui, du-moins par les secours ordinaires de la grace, ne puisse vaincre certains plaisirs, & éviter les autres. Or ces plaisirs autrefois invincibles ou recherchez, étant vaincus ou évitez, on peut se préparer à en combattre d'autres, du-moins avant qu'ils tentent. Car la douceur, qu'on goûte aprés la victoire, anime au combat:

bat : la joye de la bonne conſcience, & la grace de Jeſus Chriſt donnent du courage : & la crainte de ſuccomber n'eſt pas inutile, elle fait recourir à celui en qui l'on peut tout : elle fait éviter ſagement les occaſions perilleuſes. Ainſi on gagne toûjours dans cet éxercice : car enfin ſi l'on ſuccombe, l'on en devient plus humble, plus ſage, plus circonſpect, & quelquefois même, l'on eſt plus ardent au combat, & plus en état de vaincre ou de réſiſter.

## XVI.

Comme dans l'étude des ſciences ceux qui ne ſe rendent point aux fauſſes lueurs des vraiſemblances, & qui s'accoutument à ſuſpendre leur jugement, juſqu'à ce que la lumiére de la vérité paroiſſe, tombent rarement dans l'er-

l'erreur : au-lieu que le commun des hommes se trompe à tous momens par leurs jugemens précipitez. De-même dans le réglement des mœurs ceux qui s'accoûtument à sacrifier leurs plaisirs à l'amour de l'ordre, & qui mortifient sans cesse leurs sens & leurs passions, principalement dans les choses qui paroissent de moindre conséquence, ce que tout le monde peut faire, acquiérent dans des choses mêmes importantes beaucoup de facilité à suspendre le jugement qui régle leur amour. Le plaisir ne les surprend point comme les autres hommes, ou du-moins il ne les entraîne point sans qu'ils y pensent. Il semble au-contraire qu'en se faisant sentir, il les avertisse de prendre garde à eux-mêmes, & de

de consulter la Raison ou les régles de l'Evangile. Ils ont la conscience plus tendre & plus délicate que ceux, qui selon le langage de l'Ecriture boivent le péché comme l'eau : ils sont sensibles aux reproches secrets de la Raison, & aux avertissemens salutaires de la vérité intérieure. De-sorte que l'habitude qu'on se fait de résister aux plaisirs foibles & légers, fournit quelque ouverture pour vaincre les plus violens ; ou du-moins pour souffrir quelque peine & quelque honte, lorsqu'on en est vaincu, ce qui en donne bientôt du dégoût & de l'horreur. La liberté s'augmentant ainsi peu à peu, & se perfectionnant par l'usage qu'on en fait, & par le secours de la grace ; on peut enfin se mettre en état

d'accomplir les commandemens même les plus difficiles : parce que par les graces ordinaires qui se répandent à tous momens sur les Chrêtiens, on peut surmonter les tentations communes, on peut ordinairement éviter les plus grandes, & par le secours de la grace de J. Christ il n'y en a aucune qu'on ne puisse vaincre.

XVII.

Il est vray qu'un pécheur tellement disposé, qu'un plaisir le surprenant, il n'est pas seulement en état de penser à y résister, il est vrai dis-je que ce pécheur ne peut point actuellement accomplir le commandement qui lui est fait de n'en point jouïr, car ce plaisir est invincible à son égard. Aussi, supposé que cette personne fût dans cette impuissance par une né-

néceſſité naturelle, ſon péché n'étant point libre, il ne le rendroit pas plus coupable, je veux dire plus digne d'être puni par la douleur, que s'il s'étoit déreglé dans le ſommeil. Si même cette impuiſſance étoit une ſuite néceſſaire des deſordres libres qui euſſent précédé ſa converſion, elle ne lui feroit point imputée en faveur de ſa charité. Mais ayant dû & ayant pu s'accoûtumer à réſiſter au plaiſir, à combattre pour la conſervation & pour l'augmentation de ſa liberté; ce péché quoique commis actuellement par une eſpéce de néceſſité, le rend coupable & digne d'être puni: ſi ce n'eſt à cauſe de ce péché, c'eſt du-moins à cauſe de la négligence qui en eſt le principe. Le commandement de Dieu n'eſt point

absolument impossible : le pécheur même doit & peut par les raisons que je viens de dire, se mettre en état de l'observer. Par ce que les hommes doivent & peuvent travailler sans cesse à augmenter & à perfectionner leur liberté : non seulement par le secours de la grace de J. Christ, mais encore par leurs forces naturelles, ou par les graces ordinaires ; car enfin l'on peut faire servir la Nature à la grace en mille rencontres.

## SECONDE PARTIE.

### *De la Grace.*

### XVIII.

L'Inégalité qui se rencontre dans la liberté de différentes personnes, étant clairement connuë, il ne sera pas, ce me semble, bien

bien difficile de comprendre, comment la grace agit en nous; si l'on attache au mot de grace des idées distinctes & particuliéres, & si l'on prend garde à la différence qu'il y a entre la grace du Créateur & la grace du Reparateur. J'ai dêja dit dans le discours précédent, qu'il y a cette différence entre la lumiére & le plaisir, que la lumiére nous laisse entiérement à nous-mêmes, & que le plaisir fait effort sur nôtre liberté. Car la lumiére est hors de nous: elle ne touche ou ne modifie point nôtre ame: elle ne nous pousse point vers les objets qu'elle découvre, elle fait seulement que nous nous portons nous-mêmes, ou que nous consentons librement & par raison à l'impression que Dieu nous don-

ne vers le bien. La connoiſſance de nôtre devoir, l'idée claire de l'ordre ſéparée de tout ſentiment, la vuë du bien ſéche, abſtraite, toute pure & toute intelligible, c'eſt-à-dire ſans goût, ni avant-goût, laiſſe l'ame dans une liberté parfaite. Mais le plaiſir eſt dans l'ame: il la touche, & la modifie. Ainſi il diminuë nôtre liberté, il nous fait aimer le bien plutôt par un amour d'inſtinct & d'emportement que par un amour de choix & de raiſon. Il nous tranſporte pour ainſi dire vers les objets ſenſibles. Ce n'eſt pas néanmoins que le plaiſir ſoit la même choſe que l'amour, ou le mouvement de l'ame vers le bien: mais c'eſt qu'il le cauſe ou le détermine vers l'objet qui nous rend heureux. Comme l'on ne

ne peut démontrer que les véritez dont on a des idées claires, & que nous n'en avons point de ce qui se passe en nous; il n'est pas possible que je démontre ce que j'avance comme l'on démontre les conséquences qui dépendent des notions communes. Il faut donc qu'un chacun consulte le sentiment intérieur qu'il a de ce qui se passe en lui-même, s'il veut se convaincre de la différence qu'il y a entre la lumiére & le plaisir; & qu'il observe avec soin que d'ordinaire la lumiére est accompagnée du plaisir, duquel néanmoins il doit la séparer pour en juger solidement. Je n'explique pas ceci davantage.

XIX.

S'il est donc vrai que le plaisir produise naturellement l'amour,

& que ce ſoit comme un poids, qui fait pancher l'ame vers le bien qui le cauſe, ou qui ſemble le cauſer; il eſt viſible que la grace de Jeſus Chriſt, ou la grace de ſentiment eſt efficace par elle-même. Car encore que la délectation prévenante, lorſqu'elle eſt foible, ne convertiſſe pas entiérement le cœur de ceux qui ont des paſſions trop vives: néanmoins elle a toûjours ſon effet, en ce qu'elle porte toûjours vers Dieu. Elle eſt toûjours efficace en quelque maniére: mais elle ne fait pas toûjours tout l'effet qu'elle pourroit faire, à cauſe que la concupiſcence s'y oppoſe.

XX.

Par éxemple. Il y a dans un des baſſins d'une balance un poids de dix livres. On met dans l'au-

l'autre baſſin un poids de ſix livres ſeulement. Ce dernier poids péſe véritablement : car ſi l'on en mettoit encore autant, ou ſi l'on en ôtoit ſuffiſamment de l'autre baſſin, ou enfin ſi l'on ſuſpendoit la balance plus prés du baſſin qui eſt le plus chargé, ce poids de ſix livres emporteroit la balance. Mais quoique ce poids péſe, il eſt viſible que ſon effet dépend toûjours des poids qui lui réſiſtent & de la maniére dont ils réſiſtent. Ainſi la grace de ſentiment eſt toûjours efficace par elle-même : elle diminuë toûjours l'effort de la concupiſcence, parce que le plaiſir donne naturellement de l'amour pour la cauſe qui le produit, ou qui ſemble le produire. Mais quoique cette grace ſoit toûjours efficace par elle-

elle-même, elle dépend, ou plutôt son effet dépend des dispositions actuelles de celui à qui elle est donnée. Le poids de la concupiscence lui résiste : & les plaisirs sensibles, qui attachent aux créatures, lesquelles semblent les produire en nous, empêchent que les plaisirs de la Grace ne nous unissent étroitement avec celui, qui est seul capable d'agir en nous & de nous rendre heureux.

XXI.

Mais il n'en est pas de-même de la grace de lumiére ou de la grace du Créateur : Elle n'est point efficace par elle-même : elle ne transporte point l'ame : elle ne lui donne point de mouvement : elle la laisse parfaitement à elle même. Mais quoiqu'elle ne soit point efficace par elle-même, elle ne

ne laisse pas d'être suivie de beaucoup d'effets, lorsqu'elle est grande, & animée par quelque grace de sentiment qui lui donne de la vivacité & de la force, ou-bien lorsqu'elle ne trouve point de plaisir contraire qui lui résiste beaucoup. Voilà la différence qu'il y a entre la grace du Créateur & la grace du Reparateur, entre la lumiére & le plaisir, entre la grace qui ne suppose point la concupiscence, & la grace qui nous est donnée pour contrebalancer les plaisirs de la concupiscence. L'une est suffisante à l'homme parfaitement libre & fortifié par la charité: & l'autre est efficace dans l'homme foible, à qui le plaisir est nécessaire pour être attiré à l'amour du vrai bien.

XXII.

Mais la force & l'efficace de la grace doit toûjours être comparée avec l'action de la concupiſcence, avec la lumiére de la raiſon, & principalement avec le degré de liberté de la perſonne à qui elle eſt donnée. Et il ne faut pas s'imaginer que Dieu la répande par des volontez particuliéres, dans le deſſein qu'elle produiſe en nous certains effets, & rien davantage. Car lors-qu'on dit que la Grace produit toûjours dans le cœur l'effet pour lequel Dieu l'a donné, l'on ſe trompe, ſi l'on ſuppoſe que Dieu agiſſe comme les hommes dans des vuës particuliéres. Dieu répand ſa grace dans un deſſein général qu'elle ſantifie tous ceux qui la reçoivent. Il voit bien néanmoins qu'el-

qu'elle n'aura pas dans certaines personnes tout l'effet qu'elle aura dans les autres, non seulement à cause de l'inégalité de la force du côté de la Grace, mais encore de l'inégalité de la résistence du côté de la Concupiscence.

XXIII.

Comme la Concupiscence n'a point entiérement détruit la liberté de l'homme, la Grace de Jesus Christ toute efficace qu'elle soit, n'est point absolument invincible. On peut vaincre un plaisir sensible lorsqu'il est foible: on peut suspendre le jugement de son amour, lorsqu'on n'est point entraîné par quelque passion trop violente; & lorsqu'on succombe à l'attrait de ce faux plaisir, on est coupable par le mauvais usage de sa liberté, De-même la déle-

cta-

ctation de la grace n'est point ordinairement invincible. On peut ne point suivre les bons mouvemens qu'elle inspire; lesquels nous éloignent des faux biens que nous aimons. Cette grace ne remplit pas l'ame de telle maniére, qu'elle l'entraîne vers le vrai bien, sans choix, sans discernement, sans consentement libre. Ainsi lorsqu'on s'abandonne à son mouvement, & qu'on avance, pour ainsi dire, plus qu'elle ne nous pousse invinciblement, lorsqu'on sacrifie les plaisirs de la concupiscence qui diminuoient son efficace, on mérite par le bon usage qu'on fait de sa liberté.

## XXIV.

Il est vrai que la délectation de la grace, considérée en elle-même &

& ſans rapport aux plaiſirs de la concupiſcence qui lui ſont contraires eſt toûjours invincible. Parce que ce ſaint plaiſir, étant conforme à la lumiére de la Raiſon : rien n'en peut empêcher l'effet dans un homme parfaitement libre. Lorſque l'eſprit voit clairement par la lumiére de la Raiſon que Dieu eſt ſon bien, & qu'il le ſent vivement par le goût du plaiſir, il n'eſt pas poſſible qu'il s'empéche de l'aimer. Car l'eſprit veut eſtre heureux & alors rien ne l'empéche de ſuivre les mouvemens agréables de ſon amour : il ne ſouffre point de remords qui s'oppoſent à ſon bonheur préſent : & il n'eſt point retenu par des plaiſirs contraires à celui dont il jouït. La délectation de la grace eſt donc invincible,

Auſſi

Auſſi l'amour qu'elle produit n'eſt point méritoire, s'il n'eſt plus grand qu'elle. Je veux dire que l'amour, qui n'eſt purement que l'effet naturel ou néceſſaire de la délectation de la grace, n'a rien de méritoire, quoique cet amour ſoit bon en lui-meſme. Car lors qu'on n'avance qu'autant qu'on eſt pouſſé, ou plutôt lorſqu'on n'avance qu'autant qu'on eſt payé contant, on n'a point de droit aux récompenſes. Lorſqu'on n'aime Dieu qu'autant qu'on eſt attiré ou que parce qu'on eſt attiré, on ne l'aime point par raiſon, mais par inſtinct: on ne l'aime point ſur la terre comme il veut, & comme il doit être aimé. Mais on mérite, lors qu'on aime Dieu par choix, par raiſon, par la connoiſſance qu'on

qu'on a qu'il eſt aimable. On mérite en ce qu'on avance pour ainſi dire vers le bien, aprés que le plaiſir a déterminé le mouvement de l'amour.

XXV.

Cette raiſon ſeule démontre, ou que le premier homme n'a point été porté à l'amour de Dieu par l'inſtinct aveugle du plaiſir; ou du-moins que ce plaiſir n'a point été auſſi vif que celui qu'il a ſenti à la vuë de ſes perfections naturelles, ou dans l'uſage actuel des biens ſenſibles. Car il eſt évident que ce plaiſir l'auroit rendu impeccable. Ce plaiſir l'auroit mis dans un état ſemblable à celui des bienheureux, leſquels ne méritent plus, non parcequ'ils ne ſont plus dans l'état de voyageur. Car on mérite toûjours tant qu'on

qu'on fait des actions qui en elles-mêmes sont méritoires, & Dieu étant juste, il est necessaire qu'on en soit récompensé. Mais ils ne méritent plus, parce que le plaisir qu'ils trouvent en Dieu est égal à leur amour, qu'ils en sont tout pénétrez, & qu'étant délivrez de toute sorte de douleur & de tout mouvement de concupiscence, ils n'ont plus rien à sacrifier à Dieu.

XXVI.

Car ce qui rend impeccable n'est pas précisément ce qui rend incapable de mériter. Jesus Christ étoit impeccable, & néanmoins il a merité sa gloire, & celle de l'Eglise dont il est le chef. Comme il étoit parfaitement libre, il aimoit son Pere, non par l'instinct du plaisir, mais par choix,

choix, & par raiſon: Il l'aimoit parcequ'il voyoit intuitivement, combien il étoit aimable. Car la liberté la plus parfaite eſt celle d'un eſprit qui a toute la lumiére poſſible, & qui n'eſt déterminé par aucun plaiſir: Parce que tout plaiſir prévenant ou autre, produit naturellement quelqu'amour: & ſi on ne réſiſte au plaiſir, il détermine efficacement vers l'objet agréable le mouvement naturel de l'ame: Mais la lumiére ſi grande qu'on la conçoive, laiſſe l'eſprit parfaitement libre, ſuppoſé que cette lumiére ſoit conſidérée toute ſeule & ſans aucun plaiſir.

XXVII.

Comme Jeſus Chriſt n'eſt autre choſe que le verbe ou la Raiſon incarnée, certainement il ne de-

devoit pas aimer le bien d'un amour aveugle, d'un amour d'instinct, d'un amour de sentiment: Il devoit l'aimer par raison. Il ne devoit pas aimer un bien infiniment aimable, & qu'il connoissoit parfaitement digne de son amour, comme l'on aime les biens qui ne sont point aimables, & qu'on ne peut connoître comme dignes d'amour: Il ne devoit pas aimer son Pére d'un amour semblable en quelque chose à celui, dont on aime les plus viles des Créatures, dont aime les corps. Son amour pour être pur, ou du-moins pour être parfaitement méritoire, ne devoit nullement être produit par des plaisirs prévenans. Car le plaisir peut & doit être la récompense d'un amour legitime, comme en-effet il l'est mainte-

nant

nant dans les Saints, & dans Jeſus Chriſt même. Mais il ne peut être le principe du mérite, il ne doit point prévenir la Raiſon ſi elle n'eſt affoiblie. Or la Raiſon en Jeſus Chriſt n'étoit nullement affoiblie: La ſouveraine Raiſon ſoutenoit la Raiſon crée. Jeſus Chriſt n'étant point ſujet aux mouvemens de la concupiſcence, il n'avoit point beſoin de la délectation prévenante, pour contrebalancer les plaiſirs ſenſibles qui nous ſurprennent. Peut-étre même qu'il ne vouloit point goûter le plaiſir de la joye, ou le plaiſir qui ſuivoit naturellement de la connoiſſance qu'il avoit de ſa vertu ou de ſes perfections, afin que ſon Sacrifice fût plus Saint, plus pur & plus deſintereſſé. Enfin peut-être qu'outre la privation

 de

de tous les plaisirs, prévenans & autres, il souffroit intérieurement ces sécheresses effroyables, que les ames remplies de charité ne peuvent mieux exprimer que par l'abandon de Dieu, selon ces paroles de Jesus Christ en croix: *Mon Dieu, mon Dieu pourquoi m'avez vous abandonné.* Mais, si l'on veut absolument que Jesus Christ ait été poussé par des plaisirs mêmes prévenans à aimer son Pére, il est nécessaire de dire, selon les principes que je viens d'établir, ou qu'il l'aimoit avec plus d'ardeur qu'il ne goûtoit de plaisir, puisque l'amour naturel que produit l'instinct du plaisir n'est nullement méritoire: Ou du-moins il faut dire qu'il a mérité par les douleurs sensibles, par le Sacrifice continuel qu'il a librement & volon-

volontairement offert à Dieu. Car il a fallu qu'il souffrît pour entrer en possession de sa gloire comme nous l'apprend l'Ecriture.

## XXVIII.

Si la délectation de la Grace sans rapport à aucun plaisir contraire emporte infalliblement le consentement de la volonté, il n'en est pas de-même des plaisirs de la concupiscence. Ces plaisirs considérez en eux-mêmes, & sans rapport à d'autres plaisirs actuels ne sont pas toûjours invincibles. La lumiére de la Raison condamne ces plaisirs : les remords de la conscience en donnent de l'horreur : on peut d'ordinaire suspendre son consentement. Ainsi la grace de Jesus Christ est plus forte que la concupiscence.

On peut l'appeller grace victorieuse, parce qu'elle est toûjours la Maitresse du cœur, lorsqu'elle est égale à celle de la concupiscence. Car lorsque la balance de nôtre cœur est parfaitement en équilibre par les poids égaux des plaisirs contraires, le plaisir le plus solide & le plus raisonnable l'emporte toûjours, à cause que la lumiére favorise son efficace, & que les remors de la conscience s'opposent à l'action du faux plaisir.

XXIX.

Il faut conclure de tout ce que je viens de dire, que l'on mérite toûjours lorsqu'on aime le vray bien par raison ; & que l'on ne mérite nullement lorsqu'on ne l'aime que par instinct. On mérite toûjours lorsqu'on aime le vrai

vrai bien par raiſon, parce que l'ordre veut que le vrai bien ſoit aimé de cette ſorte, & que la lumiére toute ſeule ne nous transporte point, ou ne nous détermine point invinciblement vers le bien qu'elle nous découvre. On ne mérite nullement, lorſqu'on n'aime le vrai bien que par inſtinct, ou qu'autant que le plaiſir tranſporte, ou détermine invinciblement l'eſprit : Parce que l'ordre veut que le vray bien, ou le bien de l'eſprit, ſoit aimé par Raiſon, ſoit aimé d'un amour libre, d'un amour de choix & de diſcernement, & que l'amour que le plaiſir ſeul produit, eſt un amour aveugle, naturel & néceſſaire. J'avouë que lorſqu'on va plus loin que l'on n'eſt pouſſé par le plaiſir, on mé-

rite. Mais c'est qu'en cela on agit par Raison, & de la maniére que l'ordre veut que l'on agisse; car ce qu'il y a d'amour qui excéde le plaisir est un amour pur & raisonnable.

XXX.

Il faut de-même conclure que l'on démérite toûjours, lorsqu'on aime le faux bien par l'instinct du plaisir, pourvû néanmoins que l'on aime le faux bien, plus qu'on n'est invinciblement porté à l'aimer. Car lorsqu'on a naturellement si peu de liberté & de capacité d'esprit, que le plaisir nous transporte d'une maniére invincible; alors quoiqu'on soit déréglé, & que son amour soit mauvais & contre l'ordre, l'on ne démérite point. Pour démériter, je veux dire pour mériter d'estre puni,

puni, il faut courir aprés les faux biens avec plus d'ardeur, ou aller plus loin que le plaisir ne transporte invinciblement. Car il faut remarquer qu'il y a bien de la différence entre une bonne action, & une action méritoire, entre une action déréglée & une action déméritoire. L'amour des bienheureux est bon, & il n'est point méritoire : L'amour d'un juste est souvent déréglé dans le sommeil & il n'est point déméritoire. Tout ce qui est conforme à l'ordre est bon, & tout ce qui lui est contraire est mauvais: Mais il n'y a rien de méritoire ou de déméritoire, que le bon ou le mauvais usage de la liberté, que ce à quoy on a quelque part. Or on fait un bon usage de sa liberté quand on suit sa lumiére: quand

on avance pour ainſi dire librement & par ſoi-même vers le vrai bien, ſoit qu'on ait été d'abord déterminé par la délectation prévenante ou par la lumiére de la Raiſon: Quand on Sacrifie à ſon devoir les plaiſirs ſenſibles, & qu'on ſurmonte la douleur par l'amour de l'ordre. On fait au-contraire un mauvais uſage de ſa liberté lorſqu'on fait ſa Raiſon de ſon plaiſir: lorſqu'on ſacrifie ſon devoir à ſes paſſions, ſa perfection à ſon bonheur préſent, l'amour de l'ordre à l'amour propre: Et que l'on fait tout ceci dans un temps auquel on peut véritablement s'empécher de le faire. J'éxplique encore ceci plus clairement.

XXXI.

Lorſque deux objets ſe préſentent

tent à l'esprit de l'homme, & qu'il se détermine à leur égard, j'avouë qu'il ne manque jamais à se déterminer du côté, où il trouve plus de raison & de plaisir, du côté, où tout consideré, il trouve plus de bien. Car l'ame ne pouvant vouloir ou aimer que par l'amour du bien, puisque sa volonté n'est que l'amour du bien, & le mouvement naturel de l'ame vers le bien; elle aime infailliblement ce qui a plus de conformité avec ce qu'elle aime invinciblement. Mais il est certain que lorsque les plaisirs sensibles, ou quelqu'autre chose de semblable ne trouble point l'esprit, l'on peut toûjours suspendre le jugement de son amour & ne se pas déterminer, principalement à l'égard des faux biens. Car l'ame ne peut pas

avoir

avoir d'évidence que les faux biens ſoient les vrais biens, ni que l'amour de ces faux bien s'accorde parfaitement avec le mouvement qui nous porte vers le vrai bien. Ainſi lors qu'un homme aime les faux biens, dans le temps que ſes ſens & ſes paſſions ne troublent pas entiérement ſa Raiſon, il démérite: parce qu'alors il peut & doit ſuſpendre le jugement de ſon amour. Car s'il le ſuſpendoit quelque temps pour éxaminer ce qu'il doit faire bien-tôt, le faux bien paroîtroit à peu-pres tel qu'il eſt, le plaiſir qu'il ſemble répandre en l'ame s'évanouïroit, l'idée de quelqu'autre bien ſe préſenteroit à ſon eſprit, les remors de la conſcience, & peut-étre même la délectation de la Grace changeroit

roit toutes les dispositions de son esprit & de son cœur. Car l'état d'un voyageur n'a rien de fixe: mille objets différens se présentent sans cesse à son esprit, & la vie des hommes sur la terre n'est qu'une suite continuelle de pensées & de desirs.

## XXXII.

Il semble d'abord qu'à l'égard du vrai bien, on ne puisse pas suspendre le jugement de son amour. Car on ne peut suspendre son jugement, que lorsque l'évidence n'est pas entiére. Or l'on peut voir dans la derniére évidence que Dieu est le vrai bien, & même qu'il n'y a que lui qui puisse être bien à nôtre égard: on sçait qu'il est infiniment plus aimable que nous ne sçaurions concevoir. Mais il faut pren-

prendre garde que quoiqu'on ne puiſſe plus ſuſpendre le jugement de ſa Raiſon à l'égard des véritez ſpéculatives, lorſque l'évidence eſt entiére; on peut encore ſuſpendre le jugement de ſon amour à l'égard des biens, quelqu'évidence qu'il y ait dans nos idées. Car lorſque le ſentiment combat la Raiſon, lorſque le goût s'oppoſe à la lumiére, lorſqu'on trouve ſenſiblement amer & deſagreable ce que la Raiſon nous repréſente clairement comme doux & agréable, on peut ſuſpendre pour choiſir ſi l'on ſuivra ſa Raiſon ou ſes ſens. On peut agir, & ſouvent même l'on agit contre ſa lumiére; parce que quand on fait attention au ſentiment la lumiére ſe perd, ſi l'on ne fait effort pour la retenir;
&

& que l'on fait plus d'attention au ſentiment qu'à la lumiére, à cauſe que le ſentiment eſt toûjours plus vif & plus agréable, que la lumiére la plus évidente.

XXXIII.

C'eſt le plaiſir qui rend les eſprits actuellement heureux. Ainſi on devroit jouïr du plaiſir, lors qu'on aime le vrai bien. Un eſprit penſe à Dieu : il s'approche de lui par ſon amour, & il ne goûte aucune douceur. Au-contraire Dieu le remplit quelquefois d'amertume & de ſéchereſſe : il l'abandonne, il le repouſſe pour ainſi dire, non pas afin qu'il ceſſe de l'aimer, mais afin que ſon amour ſoit plus humble, plus pur, & plus méritoire : enfin il lui ordonne certaines choſes qui le rendent actuellement malheureux :

mais s'il s'approche des corps il trouve qu'il devient heureux à proportion qu'il s'unit à eux. Certainement cela est embarrassant quelque lumiére qu'on ait, car on veut invinciblement être heureux. Ainsi l'on mérite beaucoup si s'arrêtant à sa lumiére, on renonce à soi même, non-obstant les séchéresses qui nous desolent: si l'on sacrifie son bonheur actuel à l'amour du vrai bien: si vivant de la foi, & s'appuyant sur les promesses de Dieu; on demeure inviolablement attaché à son devoir. On voit donc bien que Jesus Christ a pu mériter sa gloire, quoiqu'il connût le vrai bien dans la derniére évidence: parce qu'ayant un tres-grand amour pour son Pere, il s'est entiérement soumis à ses ordres, sans y être por-

porté par des plaiſirs prévenans: parce que s'arrêtant à ſa lumiére il a ſouffert de tres-grandes douleurs, & ſacrifié à ſa charité tous les plaiſirs les plus vifs & les plus ſenſibles. Car il a pris un corps comme nous, afin d'avoir une victime qu'il pût offrir à Dieu; & que, recevant ſans ceſſe par ce corps comme cauſe occaſionnelle ou naturelle un tres-grand nombre de divers ſentimens, il pût ſe conſommer en holocauſte, en l'honneur du vrai bien, par la ſouffrance de la douleur, & par la privation des plaiſirs ſenſibles.

XXXIV.

Afin de ne pas laiſſer dans quelques perſonnes une idée imparfaite de la grace de Jeſus Chriſt, je croi devoir encore dire qu'elle ne conſiſte pas dans la dé-

lectation toute seule : car toute grace de sentiment est grace de Jesus Christ. Or de ce genre de graces il y en a de plusieurs espéces, & de chaque espéce il y en a d'une infinité de degrez. Dieu répand quelquefois le dégoût & l'amertume sur les objets de nos passions : il en affoiblit les attraits sensibles, ou nous en donne de l'horreur. Et cette espéce de grace de sentiment fait le mesme effet que la délectation prévenante. Elle rétablit & fortifie nôtre liberté : elle nous remet à peu prés dans l'équilibre, & par ce moyen nous sommes en état de suivre nôtre lumiére dans le mouvement de nôtre amour. Car, pour remettre une balance dans un parfait équilibre, ou pour en changer l'inclination, il n'est

n'eſt pas néceſſaire d'augmenter les poids trop foibles, il ſuffit d'ôter ceux qui pézent trop. Ainſi il y a des graces de ſentiment de pluſieurs eſpéces: & meſme chaque eſpéce eſt capable d'une infinité de degrez, car il y a des plaiſirs, des horreurs, des dégoûts plus grands & plus petits à l'infini. Ce que j'ai dit juſques ici de la délectation, il eſt facile d'en faire application aux autres eſpéces de graces de ſentiment. J'ai pris ſeulement le plaiſir ou la délectation, comme un éxemple particulier pour m'expliquer clairement & ſans équivoque.

S'il y a quelqu'autre principe de nos déterminations au bien, que la grace de ſentiment & celle de lumiére, j'avouë qu'il m'eſt entiérement inconnu & c'eſt

 pour

pour cela que je n'ai point voulu expliquer les effets de la Grace nécessaire à la conversion du cœur, que par ces deux principes, depeur qu'on ne m'accusât d'avoir parlé en termes généraux, & qui ne réveillent par eux-mesmes que des idées confuses, ce que j'évite avec tout le soin possible. Mais, quoique je me sois expliqué en des termes que tout le monde entend bien, puis qu'il n'y a personne qui ne sçache, que la connoissance, & le sentiment du bien, sont des principes de nos déterminations; cependant je ne prétend point combattre ceux, qui ne s'arrétant point à ces idées claires, disent en général que Dieu opére dans les ames leur conversion par une action
par-

particuliére, différente peut-être de tout ce que j'ai dit ici & ailleurs que * Dieu fait en nous. Comme je n'éprouve en moi que mouvement vers le bien en général, & que lumiére ou sentiment qui détermine ce mouvement; je ne dois point supposer autre chose, si par cela seul je puis rendre raison de tout ce que l'Ecriture & les Conciles ont défini sur le sujet que je traite. En un mot je puis bien assurer que la lumiére & le sentiment sont des principes de nos déterminations. Mais je déclare que je ne sçay pas s'il n'y en a point encore quelqu'autre, dont je n'aye aucune connoissance.

* Eclaircissement sur la recherche de la verité.

## XXXV.

Outre la grace efficace par elle même, & la grace dont l'effet dé-

pend entiérement des bonnes diſpoſitions de l'eſprit, outre la grace de ſentiment & la grace de lumiére, les juſtes ont encore la grace habituelle qui les rend agréables à Dieu, & les met en état de faire des actions méritoires du ſalut. Cette grace c'eſt la charité, l'amour de Dieu, ou l'amour de l'ordre, amour qui n'eſt point proprement charité s'il n'eſt plus fort & plus grand que tous les autres amours. Comme c'eſt d'ordinaire le plaiſir qui produit l'amour de l'objet qui le cauſe ou qui ſemble le cauſer, c'eſt la délectation de la grace qui produit l'amour de Dieu. C'eſt la jouiſſance des plaiſirs ſenſibles qui augmente la concupiſcence: c'eſt auſſi la grace de ſentiment qui augmente la charité. La con-
cu-

cupiſcence diminuë par la privation des plaiſirs ſenſibles, & alors la charité ſe conſerve & s'augmente facilement. La charité diminuë auſſi par la privation de la grace actuelle de Jeſus Chriſt, & la concupiſcence s'augmente & ſe fortifie promptement. Car ces deux amours, charité, cupidité, ſe combattent inceſſamment l'un l'autre, & ſe fortifient de la foibleſſe de leur ennemi.

## XXXVI.

Tout ce qui part de la charité eſt agréable à Dieu, mais la charité n'agit pas toûjours dans les juſtes mêmes. Afin qu'elle agiſſe il faut du-moins qu'elle ſoit éclairée: car la lumiére eſt néceſſaire pour déterminer le mouvement de l'amour. Ainſi la grace néceſ-

ſaire pour toute bonne œuvre qui ayt rapport au ſalut, c'eſt la grace de ſentiment dans ceux qui commencent leur converſion; c'eſt du-moins la grace de lumiére, c'eſt quelque mouvement de foi ou d'eſpérance dans ceux qui ſont animez de la charité. Car encore que les juſtes puiſſent faire de bonnes œuvres ſans la grace de la délectation, ils ont toûjours beſoin de quelque ſecours actuel pour déterminer le mouvement de leur charité. Mais quoique la charité ſans délectation ſuffiſe pour vaincre beaucoup de tentations, néanmoins la grace de ſentiment eſt néceſſaire en pluſieurs rencontres. Car les hommes ne peuvent ſans le ſecours continuel du ſecond Adam réſiſter à l'action continuelle du premier: ils

ne

ne peuvent persévérer dans la justice, s'ils ne sont souvent secourus de la grace particuliére de Jesus Christ, laquelle produit, augmente & soûtient la charité contre les effets continuels de la concupiscence.

XXXVII.

Les effets du plaisir & de tous les sentimens de l'ame dépendent en mille maniéres des dispositions actuelles de l'esprit. Un même poids ne fait pas toûjours les mêmes effets : Il dépend dans son action de la construction de la machine par laquelle on s'applique aux poids contraires. Si une balance est inégalement suspenduë, la force des poids étant inégalement appliquée, les plus foibles peuvent l'emporter sur les plus forts. Il en est de-même du

du poids des plaiſirs : ils agiſſent les uns ſur les autres, & déterminent le mouvement de l'ame ſelon qu'ils ſont diverſement appliquez. Le plaiſir doit faire plus d'effet dans une perſonne qui a déja de l'amour pour l'objet qui cauſe ce plaiſir, que dans une perſonne qui en aura de l'averſion, ou qui aime des biens oppoſez. Le plaiſir détermine avec force une perſonne qui connoît clairement ou qui imagine vivement les avantages du bien qui ſemblent le produire : & il agit foiblement ſur l'eſprit de celuy qui ne connoît ce bien que confuſément & qui en a de la défiance. Enfin le plaiſir agit ſelon toute ſa force dans celuy qui ſuit aveuglément tout ce qui flatte la concupiſcence ; & il ne fera peut-

être aucun effet dans celuy qui a pris quelque habitude de ſuſpendre le jugement de ſon amour.

Or les différens degrez de lumiére, de charité, de concupiſcence, les différens degréz de liberté ſe combattent à tous momens en une infinité de maniéres avec les différens degrez des plaiſirs actuels, & ces plaiſirs n'ayant leur effet que ſelon le rapport qu'ils ont avec les diſpoſitions de l'eſprit & du cœur: il eſt viſible que nul eſprit fini ne peut juger avec quelqu'aſſurance de l'effet qu'une grace particuliére doit produire en nous. Car outre que la combinaiſon de tout ce qui concourt à la rendre efficace ou à produire ſon effet, renferme quelque choſe d'infini, cette combinaiſon n'eſt pas ſemblable

à cel-

à celle des ressors & des forces mouvantes dont les effets sont toûjours infaillibles & nécessaires. Ainsi nul esprit ne peut découvrir ce qui se passe dans le cœur de l'homme.

XXXVIII.

Mais comme Dieu a une sagesse infinie, il est visible qu'il connoît clairement tous les effets qui peuvent résulter du mélange & de la combinaison de toutes ces choses; & que pénétrant le cœur de l'homme il découvre infailliblement les effets mêmes qui dépendent d'un acte ou plûtôt d'un consentement libre de nos volontez. J'avouë néanmoins que je ne conçois point comment Dieu peut découvrir les suites des actions qui ne tirent point leur infaillibilité de ses decrets

crets abſolus : Mais je ne puis me reſoudre à pouſſer la métaphyſique aux dépens de la Morale, à aſſurer comme des véritez inconteſtables des opinions contraires au ſentiment intérieur que j'ai de moi même, ou enfin à parler aux oreilles un certain langage qui, ce me ſemble, ne dit rien de clair à l'eſprit. Je ſçai bien qu'on peut me faire des objections dont je ne puis donner de ſolutions claires & évidentes. Mais c'eſt peut-être que ces objections ſont elles-mêmes remplies d'obſcuritez & de ténébres. C'eſt qu'elles ſont fondées ſur l'ignorance où nous ſommes des propriétez de l'ame. C'eſt qu'ainſi que j'ai prouvé ailleurs nous n'avons point d'idée claire de ce que nous ſommes, & que ce qu'il y a en nous, qui ſe laiſſe

Premier Eclairciſſement ſur le 7. ch. de la II. Part. du 3. Liv.

laiſſe vaincre par des détermina-tions qui ne ſont point invinci-bles, nous eſt entiérement incon-nu. Au-reſte ſi je ne puis répondre clairement à ces objections, je puis répondre par d'autres qui me paroiſſent encore plus difficiles à réſoudre, je puis des principes op-poſés aux miens tirer des conſé-quences beaucoup plus dures & plus fâcheuſes, que celles qu'on prétend ſuivre de la liberté, telle que je la ſuppoſe en nous. Je n'entre point dans le détail de tout ceci: Parce que je ne prends point plaiſir à marcher dans les ténébres ni à conduire les autres dans des précipices.



F I N.